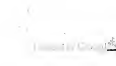



C
N



LE MARI
MYSTÉRIEUX.

LE MARI MYSTÉRIEUX,

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Par M. DAV...

Le meilleur mariage est encore hasardeux;
Mais on peut le risquer, quand il comble nos vœux.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, N°. 750, et de l'Université, N°. 922.

AN XII. -- 1804.



LE MARI MYSTÉRIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Vous pouvez vous préparer à partir dans trois jours, dit d'un air d'humeur, le comte de Clarancourt à la Comtesse. Celle-ci en témoigne sa surprise. Oui, dit-il, le docteur B... m'a conseillé de passer l'hiver hors de l'Angleterre. -- J'ai en effet observé que depuis quelques tems Milord avait l'air de souffrir. J'espère. --- Je ne suis point en danger, reprit le Comte avec la même humeur; mais je veux

suivreles conseils du Docteur; mes souffrances ne sont que dans votre imagination. -- Il n'avait pas tout-à-fait raison ; car depuis quelques mois ses caprices et son humeur étaient continuels.

La Comtesse, quoiqu'elle n'osât pas faire connaître ses soupçons, ne pût s'empêcher de penser qu'il avait pour un aussi brusque départ, d'autres raisons, que celle qu'il avoûait. Il avait fait venir une ou deux fois le médecin pour le consulter sur son régime ; mais personne n'avait entendu dire que celui-ci eût conseillé ce voyage. D'ailleurs on envoyait les malades dans les parties méridionales de la France ou en Italie, et la Comtesse apprit que le valet de Milord, Suisse de nation, était parti

le matin même pour lui chercher une maison agréable près de Vevai, sur les bords du lac de Genève. Elle était étonnée qu'un lieu aussi retiré pût convenir à la tournure d'esprit de Milord, qui aimait le grand monde, où il se faisait remarquer par l'élégance de ses équipages, de ses habits et la magnificence de sa table. Elle soupçonna donc que quelque dérangement dans ses affaires était plutôt la véritable cause; mais elle savait qu'en parler au Comte serait à ses yeux un crime de haute trahison : elle avait d'ailleurs quelques raisons particulières pour garder le silence.

Diverses circonstances avaient fort aigri l'humeur du Comte. Il avait épousé sa femme actuelle,

uniquement pour sa fortune, la sienne ne pouvant suffire à sa dépense. Le titre et l'immense fortune, qui lui revenaient à défaut de plus proche parent, du père de sa première femme, appartenaient à sa fille du premier lit. Il ne pouvait disposer en faveur de son fils, que des biens de son père et de quelques biens substitués aux mâles. Il calcula donc qu'il lui serait utile de se marier et de préférer la richesse à la beauté. En conséquence de cette décision prudente, il crut devoir choisir Mistriss Stanley, veuve d'un riche Nabab, qu'on lui dit avoir beaucoup d'argent comptant, et un douaire de 9000 livres sterlings de rente. Craignant d'être prévenu par quelque meilleur parti, il se hâta de mettre son titre

et sa personne aux pieds de la jeune veuve. Son offre fut acceptée, et il se pressa tellement de conclure, qu'il n'avait plus le moyen de se dédire, lorsqu'il apprit à son grand chagrin, que l'argent et le douaire étaient beaucoup moindres qu'il ne le croyait. M. Stanley avait cru pourvoir assez bien sa veuve en lui laissant un revenu de 5000 liv., et 10000 liv. une fois payés. Il avait donné le reste de son immense fortune à un fils naturel. La jeune veuve ne crut pas devoir diminuer sa dépense ; elle eût bientôt mangé tout l'argent comptant. Elle voulut réparer ses pertes par le jeu ; mais elle fut si malheureuse, que le Comte trouvât quelques mille livres de dettes, au lieu de l'argent qu'il comptait toucher.

Sa patience ne put supporter un pareil évènement : il en résulta beaucoup d'humeur, qui ne rendit pas le ménage fort heureux. Il reprochait sans cesse à sa femme de l'avoir trompé : il lui répétait que si leur fils n'était pas plus heureux en mariage, il aurait de la peine à vivre comme un simple Gentilhomme ; et bientôt la Comtesse le détesta.

Cependant comme le Comte vivait beaucoup plus pour le monde que pour lui, il crut nécessaire de sauver les apparences. Il ne put y réussir tout-à-fait ; mais comme il payait fort exactement ses marchands et sa maison, il passait pour un homme de principes sévères, et jouissait d'une très-bonne réputation ; ce qui engagea un par-

ticulier, qui, comme M. Stanley, avait fait une brillante fortune dans les Indes, à lui confier la tutelle et la garde de sa fille unique jusqu'à l'âge de 21 ans. Cependant ce particulier ne voulut donner au Comte qu'un pouvoir limité. Il voulait la mettre sous la protection d'un homme dont le rang pût prévenir une liaison imprudente; mais il ne voulait pas risquer de la rendre misérable : il laissait donc au Comte la faculté de refuser son consentement. Sa fortune ne devait pas lui être délivrée avant 21 ans, si elle se mariait sans l'aveu de Milord. Dans ce cas, les revenus seraient placés jusqu'à cette époque à son profit et à celui de ses héritiers, à moins toutefois que le Lord Chancelier,

à qui le cas était référé, ne jugeât le mariage convenable ; alors la fortune serait remise à l'homme qu'elle aurait choisi.

Le Comte ne fit pas grande attention à la teneur du testament. Il conçut sur-le-champ le projet de marier Idamia Forester à son fils. Il regarda comme une assez grande faveur pour elle de la choisir pour sa belle-fille; et pour lui ôter ainsi qu'à sa fille toute idée d'indépendance, il les établit dans une de ses terres éloignées de Londres, avec une gouvernante qui était entièrement incapable de leur donner de l'éducation. Il avait l'idée, que plus elles resteraient dans l'enfance, moins elles penseraient à un établissement. Mais retournons dans la chambre de la Comtesse.

Le Comte y donnait ses ordres péremptoires. Il signifia à la Comtesse qu'elle n'emmènerait avec elle qu'une jeune orpheline, qui se formait sous ses femmes à servir un jour sa belle-fille. Les domestiques anglais, sur-tout les femmes, étaient, à son avis, plus embarrassantes en voyage que leur maîtresse. La Comtesse se faisant un mérite de la nécessité, approuva sa remarque. Elle ajouta qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'avoir plus d'une femme pour elle; mais que les jeunes demoiselles. . . . . alors elle s'arrêta un moment. -- Elles pourront prendre des femmes Suisses, quand nous serons établis, dit le Comte avec impatience, jusques-là elles s'aideront l'une l'autre : d'ailleurs, vous n'occu-

perez pas votre femme-de-chambre toute la journée, et si nous nous embarrassions en route d'un domestique nombreux, cela augmenterait considérablement notre dépense, et finirait par nous être à charge. Je louerai donc un courier pour nous suivre jusqu'à Calais ou Ostende. Je ne suis pas encore décidé où je veux aller; je me déciderai à Douvres.

Et quel domestique mâle, Milord, compte-t-il prendre avec lui? -- Il me suffira du laquais de Deterville qui est Français; je ne veux point d'Anglais avec moi. Vous pouvez, Madame, faire vos arrangemens en conséquence: comme étranger, il n'aura pas d'objection à faire au voyage; d'ailleurs, s'il faisait quelque difficulté,

je le renverrais avec les autres , et nous gagnerions Douvres sans courier. De l'autre côté de l'eau , j'en prendrai un , jusqu'à ce que j'aie rejoint à Bezançon S. André, mon Suisse fidèle.

A ce discours étrange, la Comtesse vit clairement que sa santé n'était qu'un prétexte ; mais elle n'osa lui en faire part. Elle lui représenta seulement qu'il aurait bien peu de suite s'il venait à être malade avant d'avoir gagné Bezançon. --- Alors , Madame , je prendrai une garde : on trouve assez de ces vieilles femmes en France comme en Angleterre. Je ne peux me croire isolé au milieu de ma famille , et si je suis un peu gêné pendant quelques semaines , nos jeunes gens apprendront qu'ils peu-

vent bien se gêner un peu comme moi. Mais comme il me paraît que vous desirez connaître davantage les motifs de mon voyage, je vous dirai en effet que j'en ai d'autres que ma santé. Nos jeunes filles grandissent ; bientôt il faudra les faire entrer dans le monde , et le voyage les formera : il leur apprendra du moins la géographie et le français. Je ne compte pas cependant voir beaucoup de société , et leur faire abandonner leurs études. je veux rester *incognitò* , et pour cela des domestiques Suisses me conviennent mieux que des Anglais.

Retirer deux jeunes personnes du nord de l'Angleterre , pour les confiner dans un coin solitaire de la Suisse , ne parut pas à la Com-

tesse un grand moyen d'éducation: cependant elle approuva toutes les mesures de Milord, qui lui dit qu'Elmire et Miss Forester arriveraient le soir même; qu'il attendait Deterville pour les recevoir. il espérait, ajouta-t-il, qu'il ne négligerait rien pour plaire à Miss Forester; que n'ayant aucun rival, il devait facilement y réussir. Milady fut de son avis entièrement sur ce point. Elle commença à s'occuper des préparatifs du voyage: les domestiques Anglais furent renvoyés, comme on en était convenu. On ne garda que quelques gens de confiance pour avoir soin des maisons de ville et de campagne. Au commencement d'août, les personnes, que nous avons nommées, se mirent en route

avec la femme-de-chambre que le Comte avait désignée, qui faisait la sixième dans la voiture. Le valet du Vicomte suivit à cheval, et ils arrivèrent à Douvres sans aucun évènement, qui mérite place dans cette histoire. Ils s'embarquèrent pour Ostende où, suivant le plan de Milord, ils prirent un second courier, et firent marché avec un voiturier pour les conduire à Bezançon, où S.-André devait les rejoindre, et leur indiquer les moyens de continuer leur route de la manière la plus commode.

CHAPITRE II.

LE Comte de Clarancourt était alors dans sa quarante-sixième année. Il était d'une taille médiocre, sa figure n'était ni bien ni mal. S'il n'avait point eu de titres, on aurait fait peu d'attention à lui : cependant ses manières annonçaient un homme comme il faut. Seulement il avait trop de hauteur, sur-tout vis-à-vis de ses inférieurs, dont il était généralement détesté. Ses supérieurs et ses égaux se moquaient de sa morgue, qu'il méprenait pour de la dignité. Il avait toutefois quelques flatteurs, qui avaient beaucoup augmenté en lui un défaut, qui obscurcissait en-

tièrement le peu de vertus qu'il pouvait avoir.

La mort de son oncle, père de sa première femme, l'avait laissé Comte de Clarancourt, titre qu'il n'aurait point porté, si sa cousine avait épousé une autre personne, ou s'il en avait eu un héritier mâle. C'était ce titre qu'il prisait plus que la vie, quoiqu'il ne servit qu'à augmenter son arrogance naturelle. Si ses revenus le lui eussent permis, il eût tout sacrifié à son orgueil. La Comtesse avait donc été très-étonnée de lui voir réformer sa maison, pour s'enterrer dans un des lieux les plus sauvages de l'Europe. Lady Elmire, et la vive Idamia ne furent pas moins surprises de se voir brusquement appellées à Londres. Toutes deux se réjoui-

rent du voyage de la Suisse, croyant que tout changement ne pouvait que leur être favorable, s'il leur faisait quitter le triste désert où elles étaient confinées. Lady Clarancourt s'accommodait moins de passer l'hiver, peut-être même l'été suivant, tête-à-tête avec un homme, dont le respect humain l'empêchait seul de desirer sa séparation, joint à la crainte de ne pouvoir obtenir une pension suffisante à son entretien. Elle sentit qu'elle devait condescendre avec grace à ce que son mari exigeait d'elle, personne n'étant plus despote que lui. Elle prévoyait peu d'agrémens dans ce voyage ; mais faisant de nécessité vertu, elle crut plus prudent de cacher son chagrin, que de se livrer au découragement. --- Ainsi

souvent ceux que nous regardons avec envie, portent dans le cœur le poison qui trouble leur bonheur, et sont réellement bien plus malheureux que ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front.

Sidney Dudley, vicomte Deterville était dans sa dix-neuvième année, il ressemblait à sa mère, et passait généralement pour un bel homme. Il n'avait pas de qualités saillantes, ne manquait cependant pas d'esprit, était au total de ces espèces de caractère qu'on ne remarque point; destiné à vivre long-tems, sans exciter ni admiration ni envie, avec peu d'amis, moins encore d'ennemis, et à mourir sans laisser de regret. Si lord Deterville n'eût été un ainé de famille, il eût bien moins attiré les regards que

son père, qui dans toute position se serait fait remarquer par son orgueil.

Le jeune Vicomte avait passé ses deux dernières années à Oxford, où son père lui donnait une modique pension. Il lui avait déclaré que s'il devait payer pour lui la moindre dette, il la retiendrait sur le quartier suivant. Connaissant le caractère de son père, il n'avait point osé enfreindre ses ordres. Son indolence s'accommoda d'avoir une bonne excuse pour refuser de se joindre aux parties bruyantes de ses camarades ; il se mettait bien parce que cela lui donnait peu de peine ; il était assidu à ses devoirs sans faire de grands progrès. Il étoit au moment d'avoir un grade à l'université

lorsqu'il reçut l'ordre de son père de le joindre à Londres. Il apprit avec son sang-froid ordinaire qu'il devait passer l'hiver en Suisse avant de voyager; il jugea comme sa mère, que ce séjour serait peu agréable. Mais sa sœur et Idamia Forester devaient être du voyage, son père le voulait, et il pensait que la fortune, qu'il ne pouvoit lui ôter, lui donnerait les moyens d'être moins dépendant de ses caprices.

Sa dernière sœur lady Elmire Dudley qu'il ne voyait d'ordinaire qu'une ou deux fois par an, venait d'avoir vingt ans. Son éducation avait été peu soignée, elle avait beaucoup de bon sens, l'esprit toutefois fort romanesque, et ne trouvait rien d'extraordinaire à la solitude

solitude à laquelle elle avait été condamnée. Son père l'avait confiée avec la vive Idamia à une gouvernante Française de mœurs irréprochables ; mais qui ayant fort peu d'esprit et aussi peu d'éducation, ne pouvait en donner à ses éleves. Son zèle palliait un peu ses défauts. A l'insçu du Comte elle leur procurait quelques livres, des dessins, et leur avait appris à coudre. Malheureusement elle aimait elle-même beaucoup les romans, et lady Elmire connoissait tous ceux qu'avait pu fournir le cabinet de lecture d'une petite ville voisine.

Ces lectures ne firent pas le même effet sur le caractère gai d'Idamia, qui raillait souv nt Elmire de ses idées romanesques.

Quoiqu'elle convient qu'elle verrait avec plaisir quelque chevalier aux armes blanches ou noires, les enlever à la triste solitude du château de Wirksworth. Elle apprit donc avec plaisir qu'elle accompagnerait le Comte dans son voyage ; elle regreta seulement madame Dupré, qui rachetoit son peu de talent pour l'éducation par son attachement pour ses éleves, et elles lui promirent une exacte correspondance. Madame Dupré leur souhaita des maris Français, comme étant la meilleure espèce qu'on pût trouver, et leur promit d'aller alors les rejoindre en France où elle pourrait vivre avec la petite pension que le Comte lui avait promise.

L'aimable Elmire n'avait pas encore beaucoup pensé au maria-

ge, mais elle croyait qu'un château Suisse vaudrait bien la retraite de Wirksworth ; elle ne s'occupa que de se procurer quelques livres analogues à ses goûts favoris.

Idamia Forester était beaucoup plus jeune, elle avait un peu plus de 17 ans, elle ressemblait à une jeune biche. Sa taille svelte et élancée, jointe à des traits pleins de finesse et d'agrémens, la faisait paraitre plus agréable que la beauté la plus régulière. L'intéressante Idamia reçut un accueil favorable du Comte et de la Comtesse qui lui présenterent son prétendu. Quoiqu'Idamia n'eût point encore vu d'homme mieux tourné, et qu'elle n'eût point l'esprit romanesque, cependant Deterville connaissait trop peu l'art d'aimer d'Ovide,

pour lui offrir l'idee de celui à qui elle devait confier son bonheur. Dans l'esprit d'Elmire il n'approchait pas du moindre de ses héros. Elle espéra donc que sa bien-aimée Idamia voudrait connaître un peu plus le monde avant de se marier, de peur que, comme la Princesse de Clèves, elle ne vint par la suite à rencontrer un Duc de Nemours, qui la fît repentir de s'être trop pressée.

CHAPITRE III.

PENDANT le voyage d'Ostende à Bezançon, le Comte parla peu. Deterville suppléa à son silence. La vue d'Idamia Forester lui faisait desirer de seconder les projets de son père. L'objet de son attention ne connaissait le monde que par quelques auteurs, dont Mad. Dupré lui avait procuré la lecture. La bonté de son jugement lui en avait fait tirer parti, et quelques instructions de sa bonne gouvernante l'avaient mise assez sur ses gardes, pour avoir décidé en elle-même de ne pas se marier, avant l'âge où elle pourrait disposer de son cœur suivant ses desirs. Elle

ignorait le contenu du testament de M. Forester, et le Comte lui avait souvent donné à entendre qu'elle ne pouvait disposer de sa main sans son consentement. Jusqu'à ce que les loix la dispensassent de ce préliminaire, elle résolut donc de ne pas s'engager, et Deterville, dont elle était disposée à tourner les soins en ridicule, n'avait rien qui pût changer cette disposition.

La Comtesse devina bientôt que le principal but de ce voyage était de favoriser le mariage de Deterville avec Idamia; peut-être d'allier la grave Elmire à quelque Gentilhomme Suisse, qui se contenterait d'une petite partie de la fortune immense à laquelle elle aurait droit à sa majorité; mais rien ne lui était confié. Elle crut cepen-

dant devoir seconder ce plan de tous ses moyens, s'occupa beaucoup des jeunes personnes, et leur fit observer tout ce qui était digne de remarque. Ce voyage ne pouvait que leur être fort agréable, n'ayant jamais franchi les limites du parc de Wirksworth, et ne connaissant que par oui-dire, qu'il existait au-delà un autre monde. Leur seule société avait été le Comte et Deterville, qui venaient leur faire une courte visite pendant l'été.

Les scènes variées de la France leur parurent donc également nouvelles et agréables. Les remarques plaisantes d'Idamia sur l'habit de dimanche des paysans, sur la foule qui s'empressait sur leur passage, lorsqu'ils traversaient une

petite ville, sur la fatuité des jeunes Officiers, qui, pour leur donner une haute opinion de la galanterie de leur pays, leur faisaient de grands complimens en leur demandant leurs passeports, parvenaient même à distraire quelquefois les idées sombres du Comte.

A Bezançon ils trouvèrent, suivant leur attente, S. André, qui y était arrivé depuis cinq jours. Il apprit à Milord qu'il avait loué pour lui le château d'Ornen sur le lac de Genève. Il lui en fit la description la plus détaillée, et l'assura que c'était la plus belle position sur le lac, et peut-être des treize Cantons.

Le Lord parut très-satisfait du compte qu'il lui rendait: il le con-

sulta pour savoir s'il prendrait la poste, ou s'il continuerait sa route avec le voiturier qu'il avait pris à Ostende.

Il ajouta, je ne veux voir ni Genève, ni Lausanne : je desire même les éviter. Ils sont toujours remplis d'Anglais qui reconnaîtraient le Comte de Clarancourt dans M. Dudley, et rendraient impossible mon intention de garder l'*incognitò*. Ce drôle qui nous a conduit jusqu'ici, quoique aussi têtu et aussi paresseux que ses mules, est cependant très-attentif.

Est-il sobre, Monsieur ? dit le valet en supprimant le titre du Comte d'après ses ordres. -- Il ne s'est pas grisé une fois depuis Ostende. Pourquoi fais-tu cette cette question ? -- Parce que vous

ne pourrez plus vous procurer de chevaux de poste, si nous prenons le chemin par lequel je suis venu d'Ornen, qui est le seul, à moins de passer par Genève. Je ne dirai pas qu'il soit fort beau pour les voitures : cependant comme ses bêtes sont accoutumées à la montagne, si le cocher ne boit pas, il n'y a pas de danger. -- Je choisis donc certainement cette route: ces Basses-Alpes fournissent des coups-d'œil charmans. Fais venir le cocher, que je fasse un nouvel accord avec lui ; tu peux renvoyer le courier, dont tu prendras la place.

Le Suisse qui s'attendait à être congédié, fut agréablement surpris quand Milord lui demanda s'il voulait les conduire à Ornen.

Établi à Lausanne, il aurait dû aller à six lieues du château, quand Milord l'eût quitté à Bezançon. Son marché fut donc bientôt conclu ; seulement il se repentit d'avoir été si facile, lorsqu'il reçut l'ordre de passer par Fribourg. Il protesta que jamais les voituriers ne prenaient cette route, quoique la plus courte, lorsqu'ils conduisaient à marché fait, et non à la journée ; qu'elle était trop dangereuse. . . . . S. André de son côté alléguait qu'il venait de la faire, il y avait six jours, et que, quoiqu'un peu rude et montagneuse, elle n'offrait aucun danger pour les voitures. Milord assura que, sans même le témoignage de son domestique, il se serait décidé pour cette route ; que

si elle lui déplaisait tant, il aurait dû l'excepter dans son marché.

Le pauvre garçon n'eut d'autre ressource que d'obéir. Il traversa doucement le Jura, et plus doucement encore la route de Fribourg, d'où ils devaient franchir les terribles montagnes qui couvrent Vevai. Le cocher fit encore une nouvelle tentative, pour leur persuader qu'ils couraient risque de s'y casser le col; mais le Comte, sur le témoignage de son domestique, soutint, que si l'autre chemin était meilleur, celui-là était du moins passable, et qu'alors il le préférait, n'étant point pressé, et n'étant point venu pour ne voir que les grandes routes. Il continua donc ce chemin, malgré l'avis de tous ceux qui étaient présens à la dispute.

Les Dames n'osèrent témoigner leurs craintes, convaincues que la seule réponse du Comte serait qu'il n'y avait pas plus de danger pour elles que pour lui. Leur marche fut si lente, que bientôt la crainte la plus réelle fut d'être gagnés par la nuit. Le danger des précipices, le desir de jouir d'un superbe point de vue, faisait souvent proposer à la Comtesse de mettre pied à terre, malgré les remontrances du Comte que tous ces arrêts faisaient perdre beaucoup de tems. Deterville accompagnait les Dames, quand elles avaient envie de marcher : il offrait toujours son bras à Idamia, qui en avait le moins besoin.

Entre une et deux, ils arrêtèrent à une misérable auberge, une ca-

bane, où rafraîchissaient d'ordinaire les muletiers, qui prenaient cette route comme la plus courte. On y trouvait du fromage, des œufs et du beurre, et encore en petite quantité. Ils y apprirent qu'ils avaient encore sept lieues jusqu'à Vevai. Ils avaient mis quatre heures pour faire les trois premières. Il est vrai que le cocher, pour se venger du Comte, avait laissé aller ses chevaux aussi doucement qu'ils avaient voulu, même dans les endroits où ils auraient pu trotter. La mauvaise chère de l'auberge, la certitude d'être gagné par la nuit, leur donnaient déjà de tristes idées, quand pour y mettre le comble, l'aubergiste leur dit qu'il doutait fort qu'ils pûssent continuer leur rou-

te ; qu'il avait beaucoup plu la veille , ce qui joint à la fonte des neiges , avait dû changer en torrens les cours d'eau qu'on rencontrait fréquemment dans la vallée ; qu'il avait vu en pareille circonstance des muletiers être obligés de passer huit jours chez lui, pour attendre que les eaux fussent écoulées.

Le Comte affecta de rire de discours qu'il prétendait n'avoir d'autre but que de les effrayer. Le reste des voyageurs prit le parti d'en faire autant. Le pauvre cocher offrait de les mener gratis à Ornen, si on voulait lui permettre de repasser par Fribourg , et de prendre la route de Lausanne. On méprisa son offre généreuse ; on lui ordonna de poursuivre sa route,

et on lui enjoignit de se presser un peu plus que le matin. S. André contribua beaucoup à induire le Comte en erreur, en l'assurant qu'il n'y avait sur la route aucun courant d'eau, qui pût donner de l'inquiétude.

Nous conviendrons cependant que, sans la répugnance du Comte à passer dans une ville où il pourrait être reconnu par ses compatriotes, il aurait moins écouté les raisons de S. André, et davantage celles des gens du pays. Il avait entendu parler de ces torrens que forme la fonte des neiges et des glaciers : cependant il se flatta qu'il pourrait encore arriver avant la nuit sans accident à Vevai ; car il renonçait à aller ce soir-là jusqu'à Ornen.

CHAPITRE IV.

La soirée fut belle, et sans le danger du chemin et la crainte des torrens, les Dames auraient contemplé avec jouissance les scènes variées que la route leur offrait. Mais les difficultés commencèrent à se présenter, et ils n'eurent pas fait deux lieues, qu'ils trouvèrent beaucoup d'eau provenant de la fonte des neiges, que les récits qu'on leur avoit fait leur rendait encore plus effrayante.

Le Comte riait de leurs craintes en passant des courants où un canard eût à peine trouvé de quoi nager ; mais au tournant d'une descente assez rapide, ils trouvè-

rent un torrent qui se brisait sur les cailloux, de manière à s'opposer positivement à leur passage.

Le cocher triomphant arrêta ses chevaux, et dit au Lord qu'il avait fait marché pour les mener à Ornen par terre et non pas par eau... Lord Clarancourt, malgré sa hauteur et son obstination, ne put disconvenir du danger; et n'étant pas encore décidé à se noyer plutôt qu'à céder au cocher, il lui demanda si en effet il croyait qu'il ne pût pas traverser. .... Je crois que nous ne courons que le danger d'être jettés dans les précipices par le courant, ce que je ne risquerais pas même pour leurs Seigneuries. Je crois donc qu'il faut nous arranger pour passer ici la nuit.

Le Comte dit à S. André, qui avait déjà fait la route, de leur montrer le chemin avec son cheval. Mais celui-ci lui objecta que les eaux lui paraissaient trop augmentées, et que rien ne marquait le gué. Il vit qu'il ne parviendrait pas à se faire obéir, et les Dames montrèrent toute leur frayeur de ce passage. -- Milord fit en vain tous ses efforts pour engager le voiturier à sonder le gué à cheval; mais il ne put y réussir, et les dames mirent pied à terre.

Idamia, la seule qui fut encore capable de rire, prétendit que quelque mauvais génie de ces montagnes s'était transformé en torrent pour leur jouer ce tour. Elle dit à Elmire, que madame Ratcliffe pourrait faire une su-

perbe descripiion de leur situation, et la gronda de n'en pas jouir assez, elle qui aimait tant à lire ces peintures horribles à madame Dupré.

La timide Elmire lui répondit qu'elle ne voyait ni château, ni chaumière qui pût leur offrir un asile, et proposa de grimper la montagne pour trouver des vues plus agréables que ce noir torrent, qui lui donnait l'idée du Styx. -- Il faut, dit Elmire, trouver au moins une de ces jolies cabanes si bien décrites par Rousseau. D'ailleurs en montant, nous nous éloignons sûrement du danger. -- Montons donc, dit Idamia en riant, sans toutefois perdre la voiture de vue.

Milord, qui ne savait sur qui jetter sa mauvaise humeur, se mit

à gronder S. André de les avoir engagés dans ce chemin, quoiqu'il ne l'eût fait que pour seconder ses vues. Aussi reçut-il fort mal ses reproches.

Mais enfin, dit le père irrité, il faudrait faire autre chose que de nous regarder, et tâcher de nous procurer un guide, car je suis sûr qu'il doit y avoir quelque passage, et nous n'avons plus guères qu'une heure de jour. Essayez donc, Deterville, si en montant à gauche avec ces jeunes filles, vous pouvez trouver quelqu'un, pendant que je vais monter à droite dans le même dessein. S. André m'accompagnera. Vous jeunes gens, ne vous éloignez pas trop, et revenez si vous appercevez quelque maison.

Fort bien, Milord, lui cria

Idamia, quoique sûrement nous n'ayions rien à craindre sous la protection de notre brave Chevalier : je lui demanderai seulement de rester un peu derrière nous, pour nous retenir si nous venions à rouler, parce que je ne veux pas me briser les os sur ces roches. -- Dieu veuille vous garentir l'une et l'autre, pendant que vous serez sous ma protection, reprit Deterville. -- Ce souhait est digne d'Amadis, dit Idamia. Ainsi venez Elmire, je prévois que nous découvrirons quelques beautés, qui mettront en jeu mes talens descriptifs, quelque château ruiné : peut-être la résidence de quelques Bergers consumés par l'amour, ou de quelque belle abandonnée, qui nous régalera d'herbes, de fruits,

d'eau de la source voisine, peut-être même du lait de ses chèvres. Elle nous contera quelque mélancolique histoire qui charmera nos ennuis : mais de toutes les morts, celle que j'aurais le plus en aversion serait de mourir de faim, ce dont nous sommes cependant menacés, si nous ne pouvons plus avancer ni reculer. Si nous pouvons trouver quelque retraite, j'ai dans l'idée, Elmire, que notre aventure pourra donner matière à un Roman.

Cependant le Comte, après avoir engagé Milady à rester dans la voiture, montait l'autre côté avec S. André, et le cocher, prévoyant qu'il devait passer-là la nuit, dételait ses chevaux pour les laisser paître. Idamia, et ses

compagnons continuaient de monter, ce que dans tout l'Angleterre on eût nommé une haute montagne. La vue étendue qu'ils apperçurent, les dédommagea de leurs fatigues. Le sentier qu'ils avaient suivi à travers un bois, n'était pas trop mauvais, et s'il eût été moins tard, ils auraient regardé cette course comme une promenade agréable. Ils s'arrêtèrent un instant pour prendre haleine. Idamia disait qu'elle cherchait en vain le château d'Udolphe, ou quelqu'habitation pareille, quand Elmire s'écria : -- Ecoutez, n'entendez-vous pas quelque chose? -- Non. -- Mais ayant tous trois écouté plus attentivement, Idamia dit : --- J'entends des sons dans le lointain. --- Ils viennent sûrement

ment d'un haubois, ou d'une flûte, reprit Elmire. --- Sûrement, dit Idamia, le malin génie n'est pas venu nous régaler d'un concert pour nous dédommager de tous les mauvais tours qu'il vient de nous jouer. -- Quelle folie, dit Elmire! -- Certainement, observa Deterville en connaisseur, quelqu'un joue de la flûte à peu de distance d'ici, et d'une manière distinguée. -- Alors ne doutez pas, reprit Idamia, que ce ne soit Fonrose de Marmontel, qui nous conduira à la cabane hospitalière de sa bien-aimée Adélaide. Ne voyez-vous pas déjà en imagination ce bon vieux couple, si bien décrit par cet inimitable auteur, venir nous offrir un asile ? Je me régale par avance de son bon pain bis et

de sa crême fraîche : je suis sûre de bien dormir sur la paille qu'ils nous donneront. -- Que j'envie votre gaieté, dit Elmire; mais songez que nous ne sommes pas encore hors d'embarras. -- Quoi! doutez-vous de la galanterie et de l'hospitalité de l'invisible musicien? Hâtons-nous de joindre l'aimable berger, que nous trouverons assis sur un banc de gazon, entouré de son troupeau et de ses chiens favoris. -- A merveille, dit Deterville, qui peut se plaindre de notre aventure, lorsqu'elle vous fournit si belle matière à déployer votre talent pour les descriptions ridicules. -- Trève, bon Deterville ; conduisez-nous. Le son qu'on distingue à présent clairement, doit suffire pour nous di-

riger. -- Je ne veux, dit-il, que trouver le musicien, qui probablement saura mieux qu'un autre nous indiquer les moyens d'aller plus loin, ou à tout évènement, nous dire où nous pourrons passer la nuit. Hâtons-nous donc ; car il est probable, s'il est loin de chez lui, qu'il ne restera pas longtems sur la montagne, et ne faisons point de bruit pour ne point l'effrayer, et être cause de sa retraite. -- Je suis de votre prudent avis, dit Idamia ; car nous pourrions effrayer réellement tout autre qu'un génie. Je me soumets à tout plutôt qu'à passer la nuit en plein air sans souper.

Plus ils avançaient, moins ils pouvaient douter du talent du musicien, que des arbres leur ca-

chaient encore, quoiqu'ils n'en fussent plus qu'à vingt pas ; mais se trouvant à portée de distinguer l'air qu'il jouait, ils s'arrêtèrent un moment pour l'écouter, et Idamia, quoiqu'elle ne fût pas musicienne, fut la plus attentive. L'air étant fini, elle s'avança doucement en mettant le doigt sur ses lèvres pour satisfaire sa curiosité, qui avait été vivement émue par le talent du musicien. Il commença alors un air français, commun, mais très-joli, qu'elle avait entendu chanter à madame Dupré. Elle s'arrêtait pour l'écouter : Dettervile et Elmire la suivant de près, elle fut obligée d'avancer, et ils apperçurent enfin la personne qu'ils avaient eu tant de plaisir à entendre. Si ses habits ne lui eussent

prouvé qu'il était comme eux un foible mortel, Elmire eût été tentée de le prendre pour quelqu'esprit d'un ordre supérieur, qui leur avait été envoyé pour leur faire connaître les jouissances célestes. Mais au lieu du troupeau qu'ils comptaient trouver, ils ne virent que trois beaux épagneuls, que la fatigue paraissait avoir endormis. Le quatrième compagnon du jeune homme les effraya un peu ; c'était un énorme chien blanc. Mais leurs craintes se dissipèrent en voyant son maître, qui leur tournait le dos, entièrement appuyé dessus. Deterville les assura tout bas qu'il avait entendu parler de cette race de chiens, comme de la plus intelligente connue ; que si il ne se trompait pas, elle était originaire

de l'hospice du Mont Saint-Bernard, d'où elle avait été propagée dans les autres hospices : je ne serais pas étonné que nous fussions près de quelqu'un de ces lieux. -- Je desire que votre conjecture soit vraie, dit Idamia. Mais ce chien me paraît aussi grand que le *puney* (*) que je montais à Wirksworth. --- Aussi les Pères des hospices s'en servent-ils pour chercher dans la neige les voyageurs qui peuvent s'y être égarés, et les ramener à leur couvent. Ils sentent un homme à une distance considérable, et ont sauvé la vie à beaucoup de monde ; ce qui les rend si chers à leurs maîtres, qu'ils consentent rarement à s'en défaire. Cela me fait présumer que ce

(*) Puney, cheval de petite race.

jeune homme est attaché à quelque monastère voisin. Mais faisons-lui connaître notre situation; car nous n'avons pas de tems à perdre, dût-il continuer sa charmante musique.

Dans ce moment, le grand chien, sujet de cette digression, tourna la tête, et par son aboiement avertit son maître, qui se leva pour en connaître la cause. Il apperçut les trois étrangers qui venaient vers lui, et après avoir fait coucher son chien qui lui obéit sur-le-champ, et imposé silence aux autres qui s'étaient réveillés, il assura les Dames qu'elles pouvaient être sans crainte, son chien étant parfaitement doux et encore plus soumis. Dieu! c'est un Anglais, cria Deterville étonné. Quel hasard l'a

conduit dans ces montagnes ? -- Vous aurez peut-être occasion de vous en instruire, répondit Idamia, sans détourner les yeux de dessus la plus belle figure que l'imagination la plus romanesque pût créer pour son héros. -- Il était vêtu d'un frac gris, un pantalon de même couleur, une veste blanche et de petites bottes ; son fusil, et un chapeau rond étaient par terre auprès de lui. . . . son front ouvert, ses beaux yeux, ses cheveux bruns, bouclés sur sa tête, fixaient l'attention d'Idamia, à qui il parut un peu plus âgé que Deterville, mais bien supérieur à aucun homme qu'elle eût encore rencontré.

Il s'avança alors vers eux, les salua avec grace, et leur dit qu'il

s'attendait peu à rencontrer des Dames à une heure aussi avancée, dans un lieu aussi désert ; que cependant elles pouvaient être sûres de n'avoir rien à craindre, ni de lui ni de sa suite. Il caressait en même tems son chien favori, qui était à son côté. Idamia, à qui il avait eu l'air d'adresser plus directement la parole, l'assura qu'elle était convaincue qu'elle ne devait avoir aucune crainte : les sons agréables de votre flûte, continua-t-elle, nous ont attirés vers vous, et nous avons espéré que vos conseils nous tireraient de la position désagréable où nous a mise l'obstination d'un valet. — Veuillez, Madame, me dire en quoi je puis vous être utile, et comptez sur tout ce qui pourra dépendre de

moi. --- Les regards de l'étranger répondaient de sa sincérité. Il leur avait adressé la parole en anglais, mais sans leur dire qu'il fût leur compatriote. Cependant Idamia prit sur elle de l'instruire d'une manière très-abrégée de la raison qui leur avait fait prendre le chemin de la montagne, de leur position, qu'elle était avec le Comte son tuteur, que toutefois elle ne nommât pas, du lieu où ils voulaient aller, et elle rejetta tout le blâme sur S. André. Elle finit par observer que s'il ne pouvait leur indiquer quelque village voisin, elle devait s'attendre à passer la nuit dans la voiture, ayant perdu tout espoir de guéer le torrent. -- Je suis heureux, belle Dame, du hasard qui m'a fait vous rencontrer. Je pourrai

donner à votre cocher des instructions qui lui rendront facile le passage de ce torrent, qui est plus dangereux en apparence qu'en réalité. -- Vous croyez, dit Deterville, qu'on peut le traverser sans danger. -- Je ne le conseillerois pas à moins de le connaître; mais je l'ai souvent passé lorsqu'il était plus fort. Je peux mettre facilement votre cocher en état d'en faire autant. -- Vous nous rendrez le plus grand service, reprit le jeune Lord. -- Vous m'avez entièrement rassurée; dit Idamia: j'avoue que j'étais tourmentée des plus noires idées, quand les sons mélodieux de votre flûte m'ont fait espérer de rencontrer quelque chevalier courtois, qui nous secourerait. Vous augmentez, Madame,

le prix que je mets à cet instrument. Alors prenant son fusil et son chapeau, il lui offrit de la suivre. -- C'est un beau garçon, dit Deterville en se retournant. -- Je ne suis peut-être pas bon juge en beauté de votre sexe, reprit Idamia; mais il me paraît répondre à la description de notre premier père dans Milton. Au moins il a dissipé toutes mes craintes, et je suis sûr qu'il ne nous quittera pas sans nous avoir mis en sûreté. Mais le voilà; et Elmire et elle lui trouvèrent l'air encore plus mâle avec son chapeau.

Il offrit son bras à Idamia, qui tenait celui d'Elmire; mais elle le refusa, en lui disant que la descente ne la fatiguerait pas plus que la montée: ils continuèrent donc

leur route en suivant les Dames qui marchaient devant eux. -- Vous êtes Anglais, Monsieur, dit Deterville ? -- Pourquoi, Monsieur, -- Votre langage et votre costume me le font présumer. -- J'ai été en Angleterre, et j'aime votre isle si favorisé de la nature. -- Cela ne satisfaisait pas entièrement Deterville, qui, pour continuer la conversation, lui dit : -- Nous vous écartons peut-être de votre route. -- Fort peu. -- Ce pays est romantique; vous aimez les montagnes ? -- Je passe ordinairement un mois ou six semaines d'automne dans ce voisinage. -- Pour chasser ? -- Principalement, dit l'étranger en démontant sa flûte, et la remettant dans sa poche. -- Pour terminer ces questions, qui lui paraissaient

un peu trop vives : Idamia témoigna son admiration d'un très-beau point de vue qui s'offrait alors. Elle se mit ensuite à louer la beauté du grand chien, et l'intelligence qu'il paraissait avoir. -- Sa beauté est son moindre mérite, Madame. L'attachement de cette espèce est depuis long-tems un proverbe ; mais le sien surpasse toute croyance. Il ne me quitte point de vue, et hors la parole, il n'y a rien qu'on ne puisse lui demander. Si j'ai besoin de quelque chose, je peux l'envoyer porter un billet, il ne s'amusera pas en chemin, et ne laissera pas tranquille celui à qui il portera mes ordres ; qu'on ne lui ait remis ce que j'ai demandé.

Idamia convint qu'un serviteur

aussi discret était un véritable trésor. -- Deterville allait demander, s'il n'était pas de la race de l'hospice du Saint-Bernard, quand Elmire s'écria : -- Voilà la voiture justement où nous l'avons laissée. Ma mère et Waven se promenant auprès pour n'être pas saisis du froid.

Je vais les avertir, dit Deterville. -- Je crois, dit tout bas Idamia, que nous aurons été plus heureux que le Lord Clarancourt. Mais elle ne parla pas assez bas pour n'être pas entendue de l'étranger, qui passait alors auprès d'elle, et qui s'arrêta un moment pour les regarder toutes deux. Elle sentit qu'elle avait commis une indiscrétion en nommant Milord, qui ne lui pardonnerait pas d'avoir dé-

couvert son rang. Elle allait prier le bel étranger de ne pas faire connaître son indiscrétion, quand celui-ci s'arrêtant, cria à Deterville, qui marchait devant, ne quittez pas ces Dames, j'ai oublié quelque chose où vous m'avez laissé, il faut que j'aille le chercher ; je vous rejoindrai avant que vous ayez atteint la voiture.

Idamia allait lui parler encore, mais en moins d'une minute, on l'avait perdu de vue. -- Nous n'avons plus besoin de tant nous presser, dit Elmire ; car jusqu'au retour de l'étranger, nous ne passerons pas l'eau. -- Je crains que nous n'arrivions bien tard au village, dit Deterville, quand elles l'eurent rejoint. Alors le bruit d'un cornet, venant du côté qu'avait

suivi l'étranger, frappa leur oreille. Elmire, tremblante de frayeur, le regarda comme un signal pour rassembler des brigands, dont elle le croyait le chef. Deterville partageait sa crainte, quoiqu'il affectât de n'avoir pas d'inquiétude; mais il hâtait le pas pour rejoindre la voiture.

S'il justifie vos soupçons, dit Idamia, je n'ai plus confiance dans aucun homme : jamais je n'ai vu de figure qui pût en inspirer davantage.

Ah! ma chère amie, dit la tremblante Elmire, votre pénétration ne sera jamais mise à l'épreuve ; car nous allons être tous massacrés ici : la peur seule suffira pour terminer mes jours. -- Allons, allons, du courage, dit l'intrépide Ida-

mia. Je ne puis croire que nous ayions rien à craindre. L'étranger était armé quand nous l'avons joint, et il ne nous a pas menacé. Mais vos craintes, si, comme je l'espère, nous y survivons, augmenteront beaucoup l'intérêt du roman, que cet évènement doit produire. -- Comment Idamia, pouvez-vous avoir le courage de plaisanter dans notre situation ? Je suis toute tremblante, et je crains de ne pouvoir me soutenir jusqu'à la voiture. -- Arrêtez-vous donc quelques minutes, et rappellez votre courage; car je me fais caution que vous n'avez rien à redouter de l'étranger. . . . . Et vous Deterville, vous avez l'air aussi effrayé que votre sœur? Vous êtes un fier protecteur. Il faudra

que je vous soutienne tous les deux avant d'arriver au bas de la montagne. -- Je ne crains que pour vous et pour ma sœur, ma chère Miss Forester. Je me réjouis véritablement que ses frayeurs ne vous aient point gagnée : prenez mon bras, Elmire, vous assommez votre aimable amie.

La pauvre Elmire tremblante continua sa route au milieu d'eux. A leur arrivée, ils trouvèrent le Comte qui n'avait rencontré personne, ni apperçu aucun asile. La paleur de sa fille l'effraya : il s'avança vivement pour leur demander ce qui leur était arrivé. Idamia, qui n'était pas aussi parfaitement rassurée qu'elle l'affectait, ou ne connaissant point d'endroit plus désert, et qui pût mieux

convenir à une bande de voleurs, le lui conta, en avouant que le son du cornet lui avait plu beaucoup moins que celui de la flûte; qu'elle espérait toujours que le danger n'existait que dans leur imagination; que cependant elle n'avait pu s'empêcher de regarder quelquefois derrière elle, sans savoir si elle devait craindre, ou desirer le retour de l'étranger.

Le tems s'écoulait, le jour disparaissait, la frayeur augmentait: le Comte proposa sérieusement de prendre des armes, mais ils n'avaient que deux paires de pistolets pour cinq hommes, et point d'épées. : cependant il était décidé à se défendre; et en conséquence on sortit les pistolets de la voiture. Les valets paraissaient très-

peu rassurés, lorsqu'on apperçut l'étranger, sans autre suite que les chiens, descendant la montagne par un sentier qui leur parut plus court que celui qu'ils avaient suivi. Son agilité dans les passages dangereux convainquit le Comte qu'il devait être accoutumé à chasser dans ces cantons. Il ordonna donc sur-le-champ qu'on cachât les armes, ne voulant pas que ce jeune homme s'apperçût des craintes que son absence avait causées, quoique leur contenance pût suffire pour en donner l'idée. Elmire s'était assise à terre, et était soutenue par Idamia. Le jeune chasseur leur demanda pardon de les avoir fait un peu attendre; il espérait qu'il ne leur était rien arrivé de fâcheux en son absence. -- Mon amie s'est

trouvée mal, Monsieur, dit Idamia, et n'ayant point de médecin avec nous, nous avons été dans une vive inquiétude que cela n'eût des suites. -- Le Comte profita de l'ouverture que lui donnait la réponse de sa pupille; et se dépouillant autant qu'il pût de son orgueil, il crut devoir des politesses à celui de qui il attendait un service essentiel. -- Mon fils m'a informé, Monsieur, que vous pouviez nous faire passer ce torrent sans danger. -- Je vous servirai de guide très-volontiers. -- Nous vous en aurons la plus véritable obligation. . . . Cocher, suivez les ordres de Monsieur. -- Le cocher s'approcha, quoiqu'il n'eût aucune envie de se livrer au courant, qui lui paraissait toujours trop dangereux. Alors

l'étranger lui montra l'endroit où il devait entrer dans l'eau, l'assurant que dans le plus profond ses chevaux n'en auraient pas jusqu'au ventre ; que delà il pourrait rejoindre le grand chemin sans courir le moindre danger.

Tout ce que vous dites, Monsieur, peut être vrai ; mais à moins que vous ne précédiez la voiture, je ne l'essayerai pas. -- Je monterai sur le siège avec vous : cela vous contentera-t-il ? -- Non vraiment, vous savez peut-être nager, et je ne le sais pas. --. Alors l'étranger se retournant vers le Comte de Clarancourt, lui dit : votre cocher, Monsieur, me paraît un peu têtu et poltron ; je ne crains pas de me mettre dans l'eau ; mais cela est si peu nécessaire, que je ne crois pas devoir

me soumettre à sa fantaisie. Si cela peut vous convenir, je vous menerai, et je réponds de votre sûreté. Véritablement il vaut mieux que je prenne les guides, la peur trouble trop ce pauvre garçon, et vous ne supposez pas que je veuille risquer vos vies pour prouver mon adresse. -- Le Comte regarda les Dames, de manière à leur faire entendre qu'il exigeait leur obéissance, et répondit qu'il n'avait rien à objecter à cette proposition, que demeurant sur les lieux, il devait mieux juger qu'un autre s'il y avait quelque danger.

Je n'ai pas la moindre crainte, dit Idamia. -- Elmire qui commençait à se rassurer, protesta qu'elle le hasarderait volontiers. -- Deterville assura qu'il n'avais jamais

mais eu la moindre inquiétude. — La Comtesse jugea que l'étranger devait estimer sa vie autant qu'elles pouvaient priser la leur ; seulement elle lui demanda, lorsqu'il les aurait mis en sûreté de l'autre côté du torrent, de pousser la complaisance jusqu'à les conduire à l'endroit où elles pourraient passer la nuit.

Je vous conduirai, Madame, à une bonne auberge, qui n'est pas à un mille de la route ; j'y suis connu, et vous vous y trouverez bien, vu la circonstance.

Idamia jouissait de voir que, s'il avait entendu son discours indiscret, il avait du moins la prudence de ne pas le faire connaître.

Montez en voiture, dit le Comte avec impatience, tous les momens

sont précieux pour nous et pour Monsieur.

Mais que ferez - vous de vos chiens, dit Idamia, pendant que la Comtesse et sa fille montaient ? Les épagneuls n'auront pas la force de traverser le courant. -- Je les mettrai sur l'impéreale où ils se tiendront en triomphe. -- Je veux au moins me charger du plus beau, dit-elle. Alors il le lui présenta, et lui donna le bras pour monter en voiture. -- A présent prenez soin de vous-même, ajouta-t-elle, car je suis bien tranquille pour nous. -- croyez que, s'il y avait le moindre danger, je ne me permettrais pas de *vous* y exposer.

Comme il appuya sur le mot *vous*, Idamia jugea qu'il s'intéressait plus à elle qu'à ses compa-

gnons. Cette idée la flatta ; ses yeux qui semblaient lui dire, en lui donnant le chien, tout ce que je fais est pour vous, la vivacité de son regard, peut-être au-delà de ce que la politesse autorisait, excitèrent sa rougeur : cependant elle ne lui sut pas mauvais gré de cette préférence.

En montant avec Deterville, le Comte dit à l'étranger: Monsieur, nous nous abandonnons à votre adresse. -- Il répondit par une révérence, ferma la portière, et sauta sur le siège un peu à contre-cœur du cocher : il plaça les deux épagneuls sur l'impéreale ; dit à Boule-de-neige de le suivre, et s'empara des guides. Le Suisse les lui donna, en murmurant que sa vie ne lui tenait pas plus à cœur qu'aux

autres : je n'ai rien sur la conscience qui me fasse craindre de rendre le compte que nous rendrons tous bientôt dans l'autre monde, à ce que je crois. -- En tout cas, reprit l'étranger en riant, convenez que vous ne pouvez le faire en meilleure compagnie.

Il prit le tour qu'il avait indiqué au cocher, il entra dans l'eau fort au-dessous de la route, ainsi qu'il avait prévu ; les chevaux n'eurent pas d'eau au-dessus du genou, et en moins de dix minutes, il avait remonté la voiture sur le grand chemin de l'autre côté, et les avait mis à l'abri de tout danger. Alors il fit trotter les chevaux un peu plus vîte qu'ils n'en avaient l'habitude, et les entra dans la basse-cour d'une grande et antique maison.

Nous ne sommes pas à Martorex, dit le cocher en grognant, et très-mécontent qu'on eût mené ses chevaux ce train-là ; ceci n'est pas une auberge. -- Si vous parlez, dit tout bas l'étranger, vous paierez cher demain la nourriture de vos chevaux ; et en même tems il lui mit deux écus de six francs dans la main. Le cocher comprit parfaitement ce langage. Ils s'arrêtèrent à une petite porte près d'une écurie. Pendant la route, tout le monde avait fait de grandes conjectures sur leur guide. Ils tombèrent d'accord qu'il n'était point un chef de brigands. -- Ni un mauvais génie, dit Idamia. -- Le Comte présuma que c'était quelque Suisse au service de l'Angleterre. Ses manières, dit la Com-

tesse, doivent faire croire que c'est un Officier. Deterville fut du même avis, et jugea qu'il devait être habitant de ces montagnes. Il leur avait dit qu'il avait été en Angleterre; peut-être y avait-il quelque parent dans le commerce.

La voiture en s'arrêtant mit fin à leurs discours. Il était déjà trop tard pour rien distinguer de loin. L'étranger sauta à bas de son siège, et donna le bras aux Dames pour descendre de voiture. Il les conduisit dans une grande salle meublée à l'antique, mais d'une manière fort riche; quatre bougies étaient allumées sur une grande table, et quatre autres dans des bras dorés sur la cheminée, éclairaient parfaitement tous les objets. Le Comte ne put s'empêcher

de marquer son étonnement, et de dire à l'étranger, qu'il ne pouvait trop lui témoigner leur reconnaissance; qu'il n'avait pas cru qu'on pût trouver une pareille auberge en Suisse. Cette salle me rappelle le château de Malborough, et elle est plus magnifiquement meublée. J'espère, Monsieur, que vous nous ferez l'honneur de souper avec nous, et que nous ne vous avons pas trop écarté de chez vous. -- Très-peu. J'accepte votre obligeante invitation. A quelle heure voulez-vous souper ? Je donnerai vos ordres à ces gens ici, qui y feront plus d'attention, parce que je suis connu d'eux. -- Le vieil homme que nous avons trouvé en entrant, est-il le maître de l'auberge ? -- Non, Monsieur, ce n'est qu'un domestique.

Chacun s'empressa alors d'accabler l'étranger de remercîmens. Pour y mettre fin, il demanda si les Dames ne desiraient pas de prendre du thé. Je sais que c'est l'usage en Angleterre ; cette maison peut vous en donner de fort bon. -- Vous nous ferez grand plaisir, répondit le Comte, et nous souperons à neuf heures et demie ; mais je ne peux souffrir que vous vous dérangiez, dit-il en sonnant ; lorsqu'on vous verra avec nous, nous sommes sûrs d'être bien servis.

Le vieux domestique, que le Comte avait remarqué, parut alors et revint en moins de deux minutes avec le service de thé le plus élégant, et autres fournitures fort au-dessus de leur attente. Il prit les

ordres du Comte pour le souper. Alors pour prouver qu'il était un homme de conséquence, il demanda ce qu'il pourrait leur donner de mieux : nous autres Anglais, dit-il, nous aimons à faire bonne chère. -- Je le sais, Monsieur, et comme vous ne regardez pas au prix, il est juste de vous bien servir ; je vais donc tâcher de vous faire les honneurs de mon pays de mon mieux.

Le Comte fut flatté d'un sens, mais d'un autre côté il commença à craindre pour le lendemain un énorme mémoire : enfin il pensa que le mal était moindre que d'avoir passé la nuit dans la montagne. Le domestique étant retiré, le Comte observa que cette maison lui paraissait fort grande...

A-t-elle été bâtie pour être une auberge ? -- Non pas absolument, quoiqu'il y ait peu d'endroits qui en eût plus besoin. C'est un vieux château, qui ne sert que depuis fort peu de tems aux étrangers. Les Dames firent un grand éloge du thé, qu'elles apprirent être du véritable thé impérial.

Ce rafraîchissement si peu attendu et servi si à propos, ranima les esprits de tout le monde. Idamia fut la première à rire de leurs craintes passées, et elle ne put s'empêcher de demander à l'étranger s'il n'avait pas entendu le bruit d'un cornet peu de momens après les avoir quittées ?

C'est moi, Madame, qui m'en suis servi. Le desir de vous secourir promptement m'avait fait

oublier qu'un domestique avec un cheval m'attendait de l'autre côté de la colline : je me sers ordinairement de ce cor pour l'appeller. Je voulais lui donner l'ordre de retourner chez moi. Mes chiens n'ont pas voulu me quitter ; mais vous auriez pu remarquer que je n'avais plus mon fusil quand je vous ai rejoint. -- Non véritablement ; je ne m'en étais pas apperçue. Je suis bien sûre aussi que vous ne vous doutiez pas de la peur que vous nous avez causée par cette action bien simple : nous vous avons pris pour un chef de bandits. -- Il en rit beaucoup, en convenant qu'il pouvait bien y en avoir quelqu'apparence ; mais il éluda toutes les questions qui avaient pour but de le connaître.

On sut seulement qu'il aimait les montagnes, et qu'il les parcourait souvent avec sa flûte et son fusil.

Vous êtes Anglais, Monsieur, dit Milord Clarancourt? Non pas absolument, fut toute la réponse.

Cependant il parla de l'Angleterre de manière à leur prouver qu'il en avait habité la partie occidentale: il leur parut qu'il ne connaissait Londres que très-peu.

Le Comte préjugea qu'il n'était pas d'une naissance distinguée, et il parut très-étonné de s'entendre questionner lui-même sur ses projets. Mais la conversation plut à Idamia, qui la trouva solide, agréable, et accompagnée de cette politesse, qui tient plus au cœur qu'à l'usage.

A neuf heures et demie on les

avertit pour le souper qui était servi dans une pièce voisine, et le Pair, malgré sa fierté, fut obligé de convenir qu'il ne laissait rien à desirer. Le vieux domestique se plaça derrière sa chaise, et lui témoigna sa satisfaction d'avoir pu le contenter. On fit l'éloge du cuisinier, et les vins parurent ne pas le céder à la bonne chère. Enfin le Comte avoua qu'il n'avait pas cru que la Suisse pût offrir aux voyageurs une auberge aussi excellente.

CHAPITRE V.

LORD et Lady Clarancourt furent conduits delà dans une chambre magnifique, qui joignait la grande salle. En se déshabillant, Milord demanda à S. André comment ils avaient été traités. -- Comme les maîtres, dit-il; nous avons soupé avec un vieil homme et sa femme, que je crois les père et mère de l'aubergiste; mais je ne sais où il pouvait être lui-même. Le vieux qui vous a servi n'a l'air que d'un domestique, et ceux avec qui nous avons mangé étaient si sourds, que nous n'avons pu obtenir une réponse à aucune de nos questions.

L'étranger obligeant, au lieu de prendre congé en les quittant, avait dit qu'il passerait la nuit dans cet endroit. Le Comte espéra qu'il saurait de lui le lendemain comment une maison si magnifique, qui portait toutes les marques d'une ancienne grandeur, pouvait être devenue une auberge dans un lieu si éloigné, qu'elle ne pouvait guères s'attendre à recevoir personne.

Les jeunes Dames avaient été conduites dans une très-bonne chambre à deux lits par une vieille femme, qui rappella à Elmire dame Jacinthe dans Gilblas. En se déshabillant, elles se mirent à parler de leurs aventures du soir, qui leur paraissaient tenir un peu du merveilleux : même après être

couchées, elles continuèrent leur conversation, au-lieu de se livrer au repos, que la fatigue de la journée semblait leur rendre nécessaire. En vain elles faisaient des conjectures sur le bel étranger, elles auraient voulu connaître son nom, sa demeure, son pays. Idamia, qui, nous l'avouons, était la plus curieuse, présuma qu'ils n'étaient pas à plus de dix à douze milles d'Ornen; elle se reprocha de n'avoir pas questionné davantage leur conductrice; elle se promit bien de ne pas laisser échapper l'occasion d'en savoir davantage.

A la fin Elmire mit fin à la conversation en s'endormant. Idamia n'en put faire autant; mais elle respecta le sommeil de sa com-

pagne. Au bout d'un peu de tems, elle crut entendre quelque chose se remuer sous son lit. Etonnée, elle appella Elmire, en lui disant qu'il y avait sûrement des revenans dans le château.

Elmire qui crut que ce n'était que l'envie de continuer à causer, la pria de réserver cette scène d'esprit pour le roman qu'elle méditait; mais elle-même entendit du bruit. Idamia effrayée courut au lit d'Elmire, en assurant que quelque chose avait remué ses couvertures, elle voulut sonner, et ne trouva pas la sonnette. Sa peur augmentait toujours. Tremblantes comme la feuille, toutes deux s'étaient réunies, et se cachaient sous leur couverture, lorsqu'Idamia crut sentir quelque

chose qui la touchait : elle commença à croire que c'était une punition de s'être moquée de la crédulité de sa compagne. Enfin elle entendit du bruit dans le corridor: elle eut le courage d'appeller. Elle apperçut de la lumière par le trou de la serrure, appella une seconde fois, et une servante entra pour demander ce dont elle pouvait avoir besoin. En avançant, sa lumière fit distinguer aux malheureuses effrayées, au-lieu d'un terrible esprit, le beau petit épagneul qu'elle avait mis avec elle dans la voiture en passant l'eau, qui avec ses pattes de devant, grattait les bords du lit pour demander qu'on voulût bien l'y recevoir.

Idamia reprit alors tout son courage. Petit coquin, lui dit-elle,

vous m'avez fait bien peur ; alors elle conta son histoire, et se retira dans son lit en tenant le petit chien dans ses bras, et en lui déclarant que pour le punir, il coucherait avec elle. La servante leur souhaita bonne nuit, et se retira en observant que Carlos avait l'habitude de coucher sur un lit.

La porte était à peine fermée, qu'Elmire lui reprocha de n'avoir pas demandé le nom du maître de Carlos. -- La frayeur m'avait troublée : je ne me pardonne pas d'avoir perdu une si belle occasion de contenter ma curiosité ; dorénavant je ne croirai plus aux esprits. -- Jusqu'à la première occasion, reprit Elmire, qui y croyait parfaitement. -- Ils n'existent que dans votre imagination, ma chère

amie, dit Idamia, en arrangeant une place sur son lit pour le coucher de Carlos.

Bientôt après, la fatigue ferma les yeux des deux amies, jusqu'au moment où on vint les appeller pour le déjeûner, que le Comte avait ordonné. Elles se levèrent promptement, et en faisant leur toilette, elles rirent beaucoup de leurs frayeurs de la nuit précédente. En descendant, elle prit Carlos sous son bras, en disant qu'elle voulait porter le terrible esprit; que si son maître avait de l'obligeance, il lui en ferait présent, puisque le petit animal s'était déjà donné lui-même.

Au bas de l'escalier, Elmire se rappella qu'elle avait oublié sa montre, et retourna pour la cher-

cher. Idamia entra donc seule dans la chambre où ils avaient soupé. Le maître de son petit favori y était assis, appuyé sur son bras, il avait l'air de rêver ; il était absolument vêtu comme la veille ; il se leva pour saluer la belle Idamia, qui était un peu embarrassée. -- Je suis heureux Carlos, dit-il, que vous soyez tombé dans d'aussi bonnes mains, et il s'informa si elle avait passé une bonne nuit. Le chien commença alors à se débattre pour aller le trouver. Idamia le mit à terre, en lui disant : allez, petit trompeur, je vois que vous ne m'aimez qu'en l'absence de votre maître. -- Vous ne lui rendez pas justice, Madame, reprit l'étranger : il est évident qu'il a préféré vous suivre la nuit der-

nière ; je desire qu'il vous plaise assez pour que je puisse vous l'offrir.

L'arrivée du Comte mit fin à cette conversation. Tout le monde se rassembla, et lui renouvella ses remercîmens. Le déjeûner le plus recherché fut apporté ; mais le Comte voyant qu'il ne pouvait découvrir qui il était, ne se souciant pas de faire de liaison avec lui, mécontent aussi de son ton familier, quoiqu'il ne l'attribuât qu'à l'*incognitò* qu'il gardait, ne parût s'occuper que de partir le plutôt possible.

Elmire, qui ne partageait pas les préjugés de son père, raconta la peur que leur avait fait Carlos en se glissant dans leur chambre. L'étranger exprima son regret, en

l'assurant qu'elles ne devaient sûrement sa visite, qu'à l'attachement subit qu'il avait pris pour elles; et sans s'adresser particulièrement à l'une d'elles, il les pria d'en augmenter leur suite, en leur disant que c'était lui rendre service; qu'il avait toujours peur de le perdre à la chasse à cause de sa petitesse, et qu'il ne tombât en de mauvaises mains.

Le Comte s'appercevant que sa pupille en avait grand desir, appuya cette idée. Idamia charmée et bien convaincue par ses observations particulières, que c'était à elle que Carlos était offert, le prit dans ses bras, le caressa et dit qu'elle le regardait désormais comme à elle. L'étranger l'en remercia par ses regards, pendant que le Comte sonna et ordonna

à S. André de tout préparer pour les faire partir le plutôt possible ; de payer le compte, et de donner douze francs pour boire aux domestiques. En moins d'une demi-heure, S. André revint lui dire que la voiture était à la porte. Milord curieux de savoir ce que lui avait coûté son élégant souper, en demanda le prix. -- On fait le compte en ce moment, Monsieur, et comme vous n'allez pas bien vîte, je vous rejoindrai. -- Le Comte ne douta plus qu'il payerait bien cher cette bonne nuit ; mais sachant qu'en Suisse il lui serait inutile de disputer, il cacha son mécontentement, gagna la voiture, et donna le bras à toutes les Dames pour y monter. Idamia prit son petit chien, et marcha la

dernière.

dernière. L'étranger le caressa en passant ; adieu, Carlos, dit-il, et il essaya de le baiser, mais soit hasard, ou mal-adresse, il ne baisa que la main qui le portait. Idamia confuse et un peu hors d'elle, manqua le marche-pied. Vous êtes bien mal-adroite ce matin, dit Milord en la soutenant, on vous aurait donné votre chien. Idamia convint de tout, et ne fut pas fâchée que le faux pas servit de prétexte à son agitation, qui était trop visible. L'étranger leur souhaita un bon voyage. Le Comte lui répondit qu'il espérait le retrouver quelque part; mais sans l'inviter de venir à Ornen.

Celui-ci les salua, jetta un dernier regard sur Idamia, en se flattant que ses soins avaient été

remarqués. L'espérance, ce soutien des amans, lui fit même croire qu'ils n'avaient pas déplu, et il demanda à la fortune de lui accorder d'autres occasions plus favorables, que les intentions de son tuteur.

CHAPITRE VI.

LA famille Clarancourt suivit long-tems les murs qui enfermaient le jardin, et le Comte ne put s'empêcher de marquer son étonnement, qu'il appartînt à une auberge. Il demanda après avec indifférence, si on n'avait pas entendu nommer le jeune homme. Tous répondirent que non : quoiqu'ajouta Deterville, il fût certainement bien connu; car le vieux domestique épiait son regard, et obéissait à son moindre coup-d'œil. Comme il s'était toujours tenu derrière la chaise du Comte, il n'avait pas pu faire la même observation; mais il présuma que

le cocher, ou les domestiques pourraient lui en apprendre davantage. A la première montée il descendit donc de voiture pour causer avec S. André qui venait de les rejoindre. -- Voyons le compte, fut sa première demande. -- Il a été bientôt payé, répondit son confident avec un regard significatif. -- Que voulez-vous dire ? -- Aussi-tôt que vous avez été parti, j'ai pressé le vieux domestique de me le donner; pour toute réponse il m'a ri au nez, et m'a dit que le maître du château de Watteville n'avait pas l'habitude de faire payer les voyageurs Anglais. -- Le Comte étonné s'écria en s'arrêtant : Ce n'était donc pas une auberge ? -- Certainement non, Monsieur. -- Je m'en suis douté en y entrant : il étais

trop extraordinaire d'en trouver une pareille sur un chemin isolé. -- Tout le monde dans la voiture, en apprenant cette nouvelle, déclara qu'ils avaient eu le même soupçon. Le cocher fut alors interrogé. -- Je ne suis point arrivé à mon âge pour prendre un château pour une auberge : j'ai même dit ce que j'en pensais ; mais on m'a fait taire, et on a payé mon silence. -- Je vois, dit Idamia en riant, que nous ne sommes pas tombés dans l'erreur de Don Quichotte, qui prenait les auberges pour les châteaux ; nous avons pris les châteaux pour des auberges. — Mais, S. André, dit Milord, quel est le nom de celui qui nous y a mené ? certainement il est Anglais. — Je ne conçois

pas comment je ne l'ai pas demandé ; mais bien sûrement c'est le seigneur du château. — En tout cas, dit le Comte, il nous a fort bien reçu. En y réfléchissant on peut se rendre raison de notre erreur. Son plan était fait quand il a appellé son domestique avec son cor. Il l'a envoyé devant par un sentier plus court pour tout préparer pour nous recevoir. Mon seul étonnement est d'avoir été si long-tems sa dupe ; mais je voudrais véritablement savoir de quel pays il est.

Probablement, dit Idamia, un Suisse qui aura été bien reçu en Angleterre, et qui a voulu le reconnaître en nous donnant asile : car sans lui il est vraisemblable que nous eussions eu le ciel pour

couverture, la lune pour flambeau, et au-lieu de l'excellent souper qu'il nous a donné, nous aurions pu nous amuser à compter les étoiles, si nous avions eu du goût pour l'astronomie. Dites-moi, Deterville, à sa place qu'auriez-vous fait ? — Vous reconnaissant pour des gens comme il faut, je vous aurais invité de venir chez moi, sans chercher à vous tromper. — C'est, reprit Idamia, ce qui me paraît devoir augmenter notre obligation. Nous nous sommes crus chez nous : nous avons pu demander librement ce qui nous convenait, puisque nous devions le payer, ce que nous n'aurions osé faire sans cela. Puisque je ne puis lui prouver autrement ma rereconnaissance, je lui promets

d'avoir grand soin de son petit chien.

Deterville piqué n'osa le faire paraître, et le fier Lord songea qu'il eût mieux aimé passer la nuit en plein air, plutôt que d'avoir une pareille obligation à quelqu'un, qui demeurait si près du château d'Ornen; seulement il se flatta qu'un si jeune homme ne resterait pas long-tems dans un lieu aussi solitaire. Il résolut toutefois de s'informer de lui autant qu'il le pourrait à la dînée. Il eut quelque peine à faire comprendre au maître de l'auberge, de quel château il voulait parler? A la fin il s'écria: — Sûr, c'est le château de Watteville, le Baron est un de Nosseigneurs, il a été au service de la Hollande; c'est un

excellent homme, je vous assure, Monsieur. — Nous savions, mon ami, que nous venons du château de Watteville; mais je vous demande si vous connaissez le jeune homme, qui nous y a reçus. Alors il lui répéta comment il l'avait rencontré, et lui en donna de nouveau le signalement.

Je ne sais plus de qui vous voulez parler. Le Baron a plus de 80 ans; il est aussi sourd qu'une enclume, et n'a pas quitté le lit depuis deux ans. Ce sera quelqu'un des gens, peut-être le garde-chasse: car depuis la mort de sa fille, le Baron ne voit personne. Elle n'est même venue qu'une fois les deux ou trois dernières années. Pour le chien blanc, je n'ai point entendu dire que Monseigneur en eût de pareil.

Voilà tout ce qu'ils purent tirer de cet homme, et ils furent obligés de continuer leur route tout aussi peu instruits qu'auparavant. Idamia protesta qu'elle commençait à croire que ses premières conjectures étaient vraies, que c'était le génie de la montagne. Le Comte assura qu'il percerait ce mystère, sous prétexte d'aller remercier le Baron de Watteville, qu'il présumait être mort, et que son jeune héritier avait pris possession du château.

Ils s'en tinrent à cette conjecture, qui leur parut la plus probable, et ils arrivèrent au château d'Ornen, qui était grand et commode, et répondait aux desirs du Comte. Les jardins et le parterre étaient vastes, et entourés d'une

haute muraille. Si on eût arrangé à l'anglaise la partie qui regardait le lac, en le faisant servir de clôture, on aurait eu la plus belle vue possible du rez-de-chaussée, tandis qu'on ne voyait le lac que d'une terrasse qu'on avait bâtie à grand frais, ou des appartemens d'en-haut. On pouvait descendre au lac par un escalier; mais il était fermé par une forte grille de fer, qui ne donnait passage qu'à ceux qui en avaient la clef. Idamia remarqua qu'un couvent ne pouvait leur offrir un plus sûr asile, et qu'il n'était pas plus facile de sortir de l'enceinte du château d'Ornen que de ces prisons religieuses.

La grande entrée était fermée par une porte de fer à deux bat-

tants. Une avenue de grands ormes conduisait tristement au château, dont ils interceptaient la vue par leur feuillage épais. Les jeunes Dames furent donc agréablement surprises de trouver les appartemens qui leur étaient destinés, parfaitement gais, ayant la vue du lac, et au-delà celle de la côte de Savoie, surmontée par les montagnes toujours couvertes de neige; spectacle imposant pour quelqu'un qui n'est point accoutumé à ces vues magnifiques. Elles se réjouirent de n'être point logées au rez-de-chaussée, sur-tout en apprenant que leur sûreté exigeait qu'elles ne sortissent point de cette agréable enceinte, sans être accompagnées du Comte ou de la Comtesse.

Personne ne pouvait deviner son motif pour se séquestrer dans un lieu aussi éloigné et aussi solitaire, en renonçant à toutes ses grandeurs passées; mais personne n'avait de volonté qui ne fût soumise à la sienne, et on y obéissait en silence.

Les jeunes personnes crurent avoir changé de prison; mais comme le Comte ne leur avait pas défendu d'écrire à Mde. Dupré, elles lui firent le récit détaillé de leur voyage, la description exacte de leur retraite, en regrettant Wirksworth, quelque triste qu'il leur parût pendant l'hyver: du moins elles jouissaient de sa compagnie, d'une bibliothèque, tandis qu'elles ne voyaient aucun moyen de se procurer d'autres livres que ceux qu'elles avaient apportés.

Elles parlèrent peu de l'étranger, quoiqu'elles l'instruisissent de sa rencontre. A leur grand déplaisir elles ne reçurent point de réponse de leur bonne amie. Lady Clarancourt eut les mêmes plaintes à faire de celles à qui elle avait conté ses peines, et Lord Deterville ne fut pas plus heureux auprès de ses camarades de collège.

Le Comte les consola en leur disant que l'Angleterre étant sur le point d'avoir la guerre, il arrivait souvent que les lettres n'arrivaient pas, qu'il avait éprouvé le même inconvénient; qu'au surplus une correspondance devenait bientôt à charge, et qu'il fallait se soumettre à un mal nécessaire.

Il ne persuada pas entièrement; mais personne n'osa murmurer.

Carlos s'attacha uniquement à

Idamia, comme s'il eût senti que c'était l'intention de son maître. Il la suivait par-tout, courait devant elle à la promenade, se couchait à ses pieds, quand elle était assise, dormait sur son lit, enfin il lui devint tellement cher, qu'elle ne pouvait s'en séparer; et cependant elle craignait que son méchant maître n'eût pas envie de le revoir.

La retraite dans laquelle le Comte les tenait, lui donnait peu d'espoir d'en trouver l'occasion. Souvent les jeunes personnes parlaient entr'elles du moment où elles l'avaient rencontré; et Idamia soutenait qu'avec un titre pompeux et un peu de talent, on pouvait faire de leur histoire de la montagne une nouvelle d'une longueur suffisante.

CHAPITRE VII.

PENDANT la première quinzaine de leur séjour à Ornen, deux fois il leur fut permis de sortir de l'enceinte du château, et encore ce fut plutôt pour donner occasion à Deterville de parler de son amour à Idamia pendant que le Comte parlait avec sa fille, que pour chercher à les divertir : de telle sorte qu'elles préféraient la terrasse, où elles avaient la liberté de se promener seules tous les soirs. Deterville les y troublait rarement ; il n'avait point de rival à craindre, et il craignait de s'ennuyer avec de jeunes innocentes.

Le lendemain de leur seconde

promenade, le tems était superbe, et elles admiraient sur leur terrasse la beauté de la vue qui s'offrait à leurs regards.

Elmire formait le projet d'obtenir du Comte la permission de visiter les roches de Meillerie, Idamia voulait parcourir les mers de glaces et les montagnes qui les entourent, lorsqu'elles apperçurent un canot sur la surface unie du lac à peu de distance de la terrasse. Elles s'arrêtèrent pour l'examiner, d'autant plus curieuses, qu'il avait l'air de s'approcher d'elles. Elles avaient à peine distingué un uniforme de housard, que leurs oreilles furent frappées du son d'une flûte, qui devenait à chaque instant plus distinct. -- C'est, dit Idamia sur-le-champ, l'air favori

de madame Dupré, que l'étranger jouait dans la montagne. -- C'est probablement, reprit Elmire, un air commun en Suisse. -- C'est *lui*, dit Idamia, en éprouvant une sensation qu'elle ne pouvait rendre.

Le canot s'avança jusqu'au pied de la muraille, et avant de s'éloigner, l'officier qui le conduisait mit fin à toute incertitude, en quittant sa flûte et élevant son bonnet surmonté d'une plume blanche avec lequel il les salua, et leur découvrit les traits qu'Idamia et même Elmire desiraient tant de revoir. Son costume militaire leur prêtait un nouvel éclat. Pour ne laisser aucun doute, Boule-de-neige se leva à son côté. Quand il eut remis son bonnet, il eut

l'air de parler à son compagnon quadrupède, à qui, avait-il dit, il ne manquait que la parole. Celui-ci, d'après l'ordre de son maître, les salua par trois aboyemens, et après l'intervalle de quelques secondes répéta son salut. -- C'est certainement à nous, que ce compliment s'adresse, dit Idamia enchantée ! -- Aussi-tôt Carlos qui jouait à quelque distance courut à elle, témoigna de l'inquiétude et se mit à aboyer aussi. -- Preuve, dit-elle, qu'il a reconnu la voix de son ancien compagnon, et pour le récompenser de son intelligence, elle le prit dans ses bras : ce qui fut remarqué de son ancien maître, qui n'en tira pas des conjectures défavorables. Elmire dont la tête était plus calme, la pria de

remettre son chien à terre, ce qu'elle n'eût pas plutôt fait, que le canot s'éloigna lentement; le jeune homme reprit sa flûte, et toutes deux en trouvèrent les sons délicieux. Cependant elles restaient immobiles au même endroit, craignant de perdre une note, lorsqu'elles apperçurent le canot, qui virait de bord une seconde fois pour se rapprocher d'elles. Mais elles jugèrent plus prudent, malgré leur desir de rester, de retourner au château : ce qu'elles firent lentement, en s'arrétant quelquefois pour jetter en arrière des regards de desir et de regret. On peut juger que cette aventure leur fournit une ample matière de conversation; mais elles convinrent de n'en pas parler au reste des habitans du château.

Lord Clarancourt, quoique sa retraite parut l'effet de sa volonté, n'en avait pas l'air plus gai. Chaque jour ses caprices et son despotisme semblaient augmenter. Il venait de refuser à Deterville la permission d'aller voir les glaciers ; il avait positivement empêché la Comtesse de faire à Vevai une visite qu'elle desirait. A leur arrivée à Ornen, il avait parlé de faire venir un maître de musique et de danse pour les jeunes personnes. Bientôt il perdit l'idée de faire servir leur retraite à leur éducation : il trouva même très-mauvais que la Comtesse lui rappellât que cela avait été un des motifs de son voyage. Il dit que des maîtres de Vevai ne serviraient qu'à leur donner de mauvaises leçons,

et à leur procurer de mauvaises connaissances, lorsqu'il ne menait une vie aussi retirée que pour les éviter. Enfin l'Espagnol le plus jaloux ne pouvait être un gardien plus sévère pour sa femme ou pour sa maîtresse, qu'il ne l'était pour sa fille et sa pupille, à qui il interdisait toute espèce de plaisirs.

Le lendemain du jour où les jeunes personnes avaient été si agréablement surprises par la vue de l'étranger, qui, depuis leur sortie du château de Watteville, avait toujours occupé leur imagination, la Comtesse remarqua qu'Idamia paraissait bien triste : mais avant qu'elle eût pu répondre, S. André entra avec un billet pour son maître, en disant, que le domestique du Baron de Dervat en attendait la réponse.

La surprise du Comte fut visible : cependant il rompit le cachet pour lire ce billet, qui ne parut pas lui faire plaisir , et il demanda son écritoire à S. André avec beaucoup d'humeur. Tout le monde était plus ou moins curieux de connaître la cause de cette humeur, lorsqu'après un moment de réflexion , il voulut bien leur apprendre que le Baron de Dervat qu'il ne connaissait pas même de nom, était assez absurde pour l'inviter à une fête annuelle , qu'il donnait à ses amis sur le lac , et qui devait avoir lieu la semaine suivante.

Quand j'aimerais les courses sur l'eau , certainement , dit-il , je n'accepterais pas l'invitation d'un inconnu , pour me trouver

avec des gens que je ne connais pas davantage. Cette idée n'a pu venir que dans la tête d'un Suisse. D'ailleurs la saison est trop avancée pour que cette partie puisse être agréable. Il fera sur le lac une humidité affreuse, qui nous donnerait des rhumes, si nous évitions de nous noyer.

Puisque c'est l'usage annuel du Baron de Dervat, dit Deterville, si la journée était belle, rien n'empêcherait..... -- De se mêler avec une pareille cohue, interrompit le Comte ; non en vérité, l'eau et le tems sont les moindres obstacles. Quand j'ai caché mon titre, ce n'a été, ni pour faire, ni pour accepter des invitations : je ne veux point former de liaisons, dont je pourrais me repentir après.

L'enceinte où nous habitons doit suffire à nos plaisirs. Alors il commença sa réponse par laquelle il refusa le Suisse obligeant, sous prétexte de sa mauvaise santé.

Murmurer contre une décision aussi irrévocable qu'un décret oriental, eût été inutile. Idamia dit tout bas à Elmire, qu'il était bien dur de dépendre d'un homme aussi despote, et qui semblait croire que ses ordres, quels qu'ils fussent, devaient être reçus avec respect et exactement obéis. Deterville trouva que le Comte outrepassait son autorité ; il fut tenté de dire qu'ils devaient être indépendans. S. André lui-même désapprouva la conduite du Comte, et pendant le dîner, il trouva l'occasion de le mortifier en disant,

que le Baron de Dervat était un des plus grands Seigneurs et des plus riches de la Suisse ; qu'il était Général au service de l'Empire, et qu'il avait l'Ordre de l'Aigle-Noir; que les premières familles à douze lieues à la ronde devaient se rassembler dans le magnifique château qu'il avait précisément au-dessus de Vevai ; qu'on y déjeûnerait ; qu'après des voitures conduiraient au lac, où des chaloupes seraient préparées pour la société, et les meneraient aux roches de Meillerie, où on dînerait; et que la journée se terminerait par un grand bal dans le château du Baron.

Que m'importe l'ordre de leur fête, dit le Comte avec humeur ! Il me semble que vous avez été

beaucoup plus soigneux de vous en instruire, que de vous informer, comme je vous en avais chargé, qui était le maître du chien blanc. Si je découvrais que c'est le garde du Baron de Watteville, je le ferais repentir de sa présomption. — Et de quoi le punir, reprit Idamia en colère, d'avoir risqué sa vie pour nous servir, de nous avoir procuré de bons lits et un excellent souper ? Une belle reconnaissance : au surplus je crois qu'il est au moins votre égal en naissance.

Ainsi, Miss Forester, en admettant même qu'il est le maître du château, vous supposez qu'un Baron Suisse peut aller de pair avec un Lord Anglais. Je suis vraiment étonné de votre ignorance. -- Pourquoi cet étonnement,

Milord ? vous ne pouvez vous en prendre qu'à l'éducation que vous nous avez donnée. -- Cette réplique vive, mais juste, fit taire le Comte malgré sa colère; il n'osa plus la témoigner, qu'en cessant de lui adresser la parole; mais il résolut bien de la tenir prisonnière, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à donner la main à Lord Deterville.

CHAPITRE VIII.

CEPENDANT le Lord fut plus poli que de coutume pour sa pupille pendant au moins trois ou quatre jours ; aussi ne parla-t-on plus de la fête qui l'avait si fort troublé, du moins devant lui, jusqu'au jour où elle devait avoir lieu. Idamia ne put s'empêcher de remarquer que le temps était superbe : le Comte n'en marqua que plus d'humeur.

Deterville, qui jouissait d'un peu plus de liberté, prit son fusil pour aller à la chasse, comme c'était son usage tous les matins. Idamia et Elmire s'avancèrent sur la terrasse comme le lieu le plus

favorable pour voir l'embarquement et la navigatîon vers Meillerie. Entre onze heures et midi, elles virent plusieurs bâtimens élégamment décorés, se réunir à un petit quart de lieues de leur habitation. Une bande de musiciens montait le premier, et commença à jouer aussi-tôt qu'on fut sous voile. Le lac, comme pour plaire au Baron, était uni comme une glace, et une jolie brise portait les sons mélodieux au château d'Ornen. -- Pourquoi, dit Idamia, ne faisons-nous pas partie de cette aimable société ? Toute la nature semble en harmonie avec leur gaieté ; les zépirs se jouent avec les flammes de leurs canots, et une régate Vénitienne ne pourrait offrir plus d'agrémens.

Elmire parut partager ses sentimens ; elle assura qu'elle n'avait point lu de description qui surpassât la réalité qu'elles avaient sous les yeux. Bientôt tous les bâtimens, différemment ornés, se trouvèrent à cent toises de la terrasse ; la musique qui était excellente, se fit entendre si distinctement, que le Comte qui était dans sa bibliothèque au premier étage, d'où on pouvait découvrir le lac, s'approcha de la fenêtre pour regarder un moment la fête. Malheureusement il apperçut aussi sa fille et sa pupille, qui ne quittaient pas les yeux de dessus cette charmante navigation. Chagrin de les voir partager la joie de cette fête, il sonna S. André, et l'envoya leur donner l'ordre de ren-

trer , en leur disant , qu'elles attendaient probablement une seconde invitation du Baron de Dervat ; que si elles avaient eu quelqu'idées des convenances , elles seraient restées dans leur chambre, au-lieu de se placer pour être remarquées par tout le monde.

Cet ordre leur parut à toutes deux arbitraire et tyrannique. Elles y obéirent avec d'autant plus de répugnance, que peu de momens avant que S. André l'apportât, elles avaient apperçu dans la barque la plus ornée, la plume blanche, qui avait fait une si vive impression sur le cœur d'Idamia surtout, s'agiter au-dessus des autres têtes, se lever, et les saluer de manière à leur prouver que les

charmes de la fête ne les faisaient point oublier.

Le bonnet fut de nouveau agité en l'air; on chercha à leur faire comprendre combien on regrettait leur absence. Un homme d'un âge mûr, qu'à son étoile elles supposèrent être le Baron de Dervat, se joignit à ce compliment. Elles rendirent le salut, non sans soupirer; mais l'arrivée de S. André les força bien contre leur gré, de retourner à leur prison : car le château leur en paraissait une depuis longtems.

L'élégant jeune homme devina le motif du message : il forma dès-lors un projet que nous ne pouvons pas encore confier au lecteur. Il nous faut suivre les jeunes personnes auprès du Comte irrité. Il

les gronda très-sévèrement de s'être promenées sur la terrasse : elles auraient pu tout aussi bien voir cette brillante partie de leurs fenêtres , sans que la curiosité leur fît oublier ce qu'elles se devaient , et sans avoir l'air de mendier la compassion du Baron et de sa compagnie. Il leur demanda avec humeur qui elles avaient salué ? les barques étant trop près du mur de la terrasse , pour qu'il pût voir ceux qui y étaient. Un homme âgé , dit Idamia , qui avait un Ordre ; il les avait salué le premier. Si la vue d'une fête lui paraissait un crime si impardonnable , elle s'étonnait qu'il ne les eût pas entièrement renfermées.

Le Lord sentit qu'il avait été

trop loin ; il chercha à excuser la dûreté de son discours, en l'attribuant à son intérêt pour elles. Il assura Idamia, qu'il n'imputait cette dernière imprudence qu'à son ignorance du monde ; il craignait toujours que, sans le savoir, elles ne s'exposassent à la censure. Peut-être avait-il pris trop vivement cette dernière démarche ; mais il les priait de ne redescendre à la terrasse, que lorsque les barques seraient assez éloignées pour ne plus en être apperçues.

Elles se retirèrent sans rien répondre, très-mécontentes des caprices continuels du Comte ; et de retour dans leur appartement, elles versèrent toutes deux un torrent de larmes. Idamia témoigna ses regrets d'avoir été confiée à un

homme qui interprétait toutes ses actions d'après la méchanceté de son caractère ; mais elle assura que, dût-il l'enfermer le reste de ses jours, jamais elle ne donnerait sa main à Deterville, qui n'avait ni le courage de s'opposer à la tyrannie de son père, ni assez d'amabilité pour se rendre agréable, lors même qu'on n'avait d'autre société que la sienne.

Elmire, dont les pleurs coulaient plus pour son amie que pour elle, approuva sa résolution. Elle convint qu'une femme avec un peu de délicatesse, ne pouvait être heureuse avec Deterville : elle espéra donc que le bel étranger, ou quelqu'un de semblable, finirait par être son partage.

En vérité, ma chère amie, reprit

Idamia, si un homme qui me conviendrait était-là, et qu'il me proposât sérieusement de se charger de mon bonheur, je crois, pourvu toutefois que vous consentissiez à m'accompagner, que je n'hésiterais pas à le suivre.

Elmire voulant redonner du courage à son amie, l'assura qu'elle ne la quitterait jamais de sa propre volonté. Je vous suivrai par-tout, dit-elle : qui sait si l'amour ne fera pas quelque miracle en votre faveur ? Flatterie à part, je soupçonne fort le beau housard d'être amoureux de vous.

Cela amena une discussion, qui dura jusqu'au dîner, où le Comte fut si aimable contre son ordinaire, qu'Idamia, qui était naturellement douce, ne pût s'empêcher

de présenter la branche d'olivier, et la paix et l'harmonie furent encore rétablies une fois à Ornen, quoique les jeunes demoiselles eussent volontiers donné tout ce dont elles pouvaient disposer pour savoir qui était cet aimable étranger.

Elles ne pouvaient le croire Anglais, en le voyant attaché à un service étranger ; mais elles connaissaient trop peu les uniformes, pour savoir de quel Prince il dépendait ; elles ne pouvaient douter qu'il ne fût un homme comme il faut, en le voyant auprès du Baron de Dervat. Elles souhaitèrent plus que jamais que le Comte fît la visite qu'il avait projettée au château de Watteville ; mais celui-ci avait réfléchi qu'il ne pouvait

satisfaire sa curiosité, sans inviter le jeune homme de venir à Ornen, si il était en effet le maître du château, et c'était un motif plus que suffisant pour réprimer sa curiosité. Il y avait peu d'hommes dont il desirât moins la connaissance ; il la regardait comme trop dangereuse pour deux jeunes personnes sans expérience, dont il destinait l'une à son fils, tandis qu'il cherchait quelqu'autre moyen de s'emparer de la fortune de l'autre ; mais là-dessus personne ne savoit encore son secret, et il voulait que le mariage d'Idamia se fît avant tout.

Une semaine s'était écoulé depuis la fête du Baron de Dervat ; Elmire était retenue dans sa chambre par un rhume, lorsqu'Idamia

descendit avec un livre pour se promener. Comme le soleil était encore fort haut, elle suivit la grande avenue qui conduisait au château ; elle était déjà près de la porte de fer, qui était le terme nécessaire de sa promenade, quand Carlos qui l'avait devancé, en revenant se mettre dans ses jambes, la força de lever les yeux de dessus son livre. Elle vit un papier dans sa gueule, qu'il mettait par terre pour le déchirer : elle voulut s'en saisir ; mais le petit animal le reprit et l'emporta de nouveau. Il en avait déchiré un morceau avant qu'elle pût le rejoindre ; elle le ramassa, et le trouva écrit en Anglais, ce qui lui fit juger qu'il venait du château ; cependant elle ne recon-

naissait pas l'écriture. Son desir d'avoir le reste en augmenta ; enfin elle parvint à se faire obéir de Carlos, qui avait été dressé à rapporter, et il posa le papier à ses pieds. Il était un peu crotté, un peu mouillé, elle défit avec soin ce qui restait entier, et lut les vers suivans :

« Combien, Idamia, j'ai cherché un mo-
» ment favorable à l'amour,
» Toutes mes tentatives ont encore été vaines.
» Le matin je te cherche dans le vallon ; je
» te cherche à midi sous l'ombrage ; je te
» cherche au déclin du jour, et la nuit
» je t'appelle encore «.

Le reste ne pouvait se lire. Malgré son regret, sa joie fut si vive, son émotion si forte, qu'elle fût obligée de s'appuyer contre un arbre. Elle gronda l'indocile Carlos de l'avoir privé d'une par-

tie de son bonheur ; car elle ne douta pas que ce papier ne vint de l'étranger, qu'elle s'attendait à chaque instant de voir paraître. Aussi-tôt qu'elle fût un peu remise, elle courut vers la grande porte, qui était toujours fermée, et aucun housard ne paraissait ; comment ne l'avait-il pas attendu? comment avait-il été assez imprudent pour donner à Carlos un papier, qui, s'il fût tombé dans les mains du Comte, eût encore resserré leur prison ! Où était-il quand il avait donné ce papier à Carlos ? il s'était sûrement retiré, puisqu'elle ne l'appercevait plus. Enfin, après avoir encore monté et redescendu deux ou trois fois l'avenue, sans quitter la grille de vue, ne voyant paraître personne,

elle alla raconter son aventure à Elmire. Celle-ci fut convaincue que les vers étaient pour Idamia, son nom ne laissait là-dessus aucun doute ; et de qui pouvaient-ils venir que du charmant housard, qui peut-être eût été plus hardi, si elles avaient été ensemble. Il avait craint, en la voyant seule, que sa présence ne lui parût peu respectueuse ; mais il était probable qu'il était caché dans les arbres de l'avenue.

J'espère que non, reprit Idamia ; car alors il aura vu à quel point j'étais inquiète de savoir de qui venaient ces vers. --- Cela est si naturel, qu'il n'aura pu en tirer grande vanité ; mais, croyez-moi, ce ne sera pas la dernière fois qu'il s'occupera de vous ; les

longues soirées d'hiver sont favorables aux entreprises des amans. Votre houzard, comme un second Léandre, saura traverser l'Hellespont ; il saura vaincre les obstacles qui le séparent de la femme qu'il aime : n'est-ce pas le moyen de prouver son amour ? Quelques discours étudiés, prononcés avec une chaleur affectée, ne me persuaderont jamais que je sois préférée. Pouvez-vous comparer Deterville, qui, lorsqu'il se promène avec vous, vous débite quelques froids complimens qu'il a appris par cœur, à votre bel officier, qui sera obligé de mettre en jeu tous les ressorts de son imagination, de tout risquer, avant que l'amour lui sourie ? Je parie, qu'avant peu, il parviendra à vous

parler, quelqu'improbable que cela puisse paraître. Gardons son secret, et s'il mérite votre estime, il sera amplement dédommagé de ses peines. — Sa figure me plait, dit Idamia en soupirant, et certainement dans la situation où je suis, je serais excusable d'encourager ses entreprises ; car sûrement mon tuteur ne me permettra pas d'épouser un autre que Deterville ; cependant je fais ici le serment que, dût-il m'en coûter toute ma fortune, jamais il ne sera mon mari. Les apparences sont en faveur de ce jeune officier ; dès notre première rencontre, j'ai cru remarquer en lui des qualités, de la franchise et de la loyauté. Mais pourquoi me bercer d'espérances, qui ne se réaliseront jamais ! Ne

peut-il pas dépendre de parens, qui ne seront pas moins contraire à ce mariage que le Comte lui-même ?

Ne vous battez pas contre des chimères, reprit Elmire enchantée d'une aventure qui cadrait si bien avec toutes ses notions d'amour : elle résolut donc secrètement de protéger de tout son pouvoir une union qui lui paraissait si convenable. Déjà dans son imagination elle jouissait de leur bonheur, de celui qu'elle éprouverait près d'eux : ils la protégeraient contre un père tyrannique et une belle-mère qui la traitait avec une froideur révoltante : enfin l'étranger n'aurait pu choisir un meilleur avocat pour plaider sa cause et pour protéger ses projets futurs.

CHAPITRE IX.

Le jour se passa comme à l'ordinaire, quoique la Comtesse remarquât plusieurs fois les distractions d'Idamia. Les deux amies remontèrent à onze heures, elles reparlèrent de l'aventure de la matinée, firent des conjectures sur l'avenir, jusqu'à ce qu'Elmire s'endormit. Sa jeune amie était moins disposée à se livrer au sommeil, et elle entendit sonner minuit; elle s'efforça cependant d'oublier son aventure : elle commençait à fermer les yeux, sans avoir totalement perdu connaissance, lorsqu'elle crût entendre le doux murmure d'une flûte. Elle se mit

entré dans le jardin par une échelle, il joue sous ma fenêtre. . . . Comme il est imprudent ! Heureusement la chambre à coucher du Comte est du côté de l'avenue, sans cela il le ferait cruellement repentir de sa témérité. Bientôt elle entendit, avec un air nouveau pour elle, les vers qu'elle avait arrachés à Carlos ; il les avait probablement composés ; l'air était charmant, il le répéta cinq fois, il y avait donc cinq couplets. Combien elle regrettait ceux que Carlos avait déchirés ! A la fin la musique cessa. Elle ne savait que faire. Quelques doux qu'eussent été les sons, elle craignait que quelqu'un qui dormirait moins fortement que son amie, ne pût les entendre. Il fallut donc lui

faire connaître qu'elle l'avait entendu, de peur qu'il ne fît plus de bruit et ne restât jusqu'à ce qu'il pût être apperçu. Elle passa une robe et s'approcha doucement de la fenêtre ; la lune était très-claire. Carlos que la musique avait aussi éveillé, se mit à aboyer. Elle le prit dans ses bras avant d'ouvrir le rideau de la croisée ; elle fut fort étonnée de voir un homme assis sur un mur élevé, fort près d'elle ; c'était la continuation de celui de la terrasse, mais on l'avait élevé dans cet endroit pour faire un espalier ; il était presqu'au niveau des fenêtres du premier. Le moment où elle tira son rideau, un homme se mit debout sur le mur, ce qui l'effraya tellement pour sa sûreté

qu'elle fût au moment de crier. Il lui fit signe d'ouvrir sa croisée. Elle refusa, et lui ordonna de la main de se retirer, quoiqu'elle ne pût méconnaître, malgré la différence d'habillement, le charmant housard qui troublait tant son repos. Il craignit apparemment de ne pas avoir été reconnu par ce jour incertain, il regarda de l'autre côté du mur, en ayant l'air de parler à quelqu'un ; ce qui fit croire à Idamia qu'il n'était pas seul. Mécontente, elle s'éloigna de la fenêtre, lorsque le grand chien aboya distinctement trois fois, mais très-bas. Carlos au même instant allait lui répondre ; craignant cette réponse, elle mit sa gueule dans sa main. L'étranger lui demanda de nouveau d'ou

vrir sa fenêtre, il mit la main sur son cœur, leva les yeux au ciel, comme pour invoquer ce pouvoir qui seul lit dans les cœurs, et le prendre à témoin de l'innocence de ses intentions.

Néanmoins Idamia, pour plus d'une raison, le refusa encore, alors il montra une lettre. Elle ne voulait pas pousser au désespoir l'homme à qui elle avait presque résolu de confier son bonheur, elle lui fit signe de la jetter dans le jardin ; ce qu'il fit sur-le-champ après l'avoir baisée. Enfin, voyant qu'elle était vraiement inquiète de le voir partir, il la salua de la main, et marcha le long du mur jusqu'au lieu où il avait mis l'échelle qui l'avait aidé à prendre la position élevée où elle l'avait

vu. Au bas de la terrasse un canot l'attendait, gardé par son chien fidèle. Dès qu'elle l'eût perdu de vue, elle se retira dans son lit, mais moins disposée que jamais au sommeil. Elle voulait réveiller Elmire, mais avant lire la lettre qu'elle lui avait permis de lui laisser; elle n'osait l'aller chercher, elle savait que toutes les clefs extérieures étaient remises tous les soirs entre les mains du Comte; elle commença à craindre que quelqu'un ne la précédât dans le jardin. Cette réflexion ne servit pas à l'endormir, et elle n'avait pas fermé les yeux quand les premiers rayons du jour parurent; cependant elle se leva et s'habilla avec plus de hâte qu'à l'ordinaire. Elle était si troublée,

qu'elle fît tomber quelque chose qui réveilla Elmire, qui toute étonnée de la voir habillée si matin, lui demanda ce qui la rendait si diligente. Idamia confiante et sincère, lui raconta tout ce qui était arrivé pendant la nuit. Elmire était tentée de prendre ce récit pour un songe, si Idamia ne l'eût fait lever pour lui montrer la lettre qui était presque sous leur croisée, et que le jour commençait à faire distinguer. --- Cela est inconcevable, reprit Elmire, mon sommeil même est surnaturel, car, ordinairement, un rien me réveille. Elle s'intéressait tellement à son amie, à l'aimable inconnu, qu'elle fût bientôt aussi inquiète qu'Idamia de connaître cette lettre qui certainement de-

vait les instruire ; elle se hâta donc de s'habiller. Deux heures cependant s'écoulèrent encore avant d'entendre personne remuer dans le château ; elles s'occupèrent des moyens de sortir sans être aperçues ; car, si même quelque valet les voyait ramasser quelque chose, cela pourrait venir aux oreilles du Comte, et il voudrait être instruit. Idamia jura cependant qu'on lui arracherait plutôt la vie que cette lettre, lorsqu'elle l'aurait une fois ; cependant, elles hésitèrent s'il ne serait pas plus prudent de la brûler après avoir satisfait leur curiosité. Enfin elles descendirent doucement, aucune porte n'était encore ouverte ; elles hasardèrent d'ouvrir une croisée, Idamia sauta dans le jardin pen-

dant qu'Elmire faisait sentinelle; elle ramassa le précieux papier sans être vue de personne, et rentra sur-le-champ. Elles remontèrent aussi-tôt à leur appartement, où elles lurent ce qui suit :

« Sans habitude d'écrire, même à mes amis, comment pourrai-je faire connaître mes pensées à la plus aimable des femmes, lorsque toutes les paroles me paraissent trop faibles pour exprimer ce que je sens ? Cependant, belle Idamia, vous seule m'avez appris que j'avais un cœur, et, dès ce moment, il a été irrévocablement à vous. Je n'ai pas joui d'un moment de repos depuis que vous avez quitté le château de Watteville. Je ne puis croire que vous

vous soyiez trouvée sous mes pas, uniquement pour me rendre malheureux ; mais , comment , dans ma position, oserai - je présenter mes vœux ? Je suis engagé par la promesse la plus solemnelle de ne découvrir ni mon nom, ni mon rang , même à vous , charmante Idamia. Quand je supposerais que vous m'honoreriez de votre main, pourrai - je poursuivre un projet d'où dépend tout mon bonheur, quand je ne puis me faire connaître? J'ai cependant la présomption de croire que vous me permettrez ce mystère ; que , malgré la position cruelle où les circonstances m'ont placé , vous aurez en moi la confiance de me permettre de vous délivrer de la tyrannie de Lord Clarancourt , ce tuteur hau-

tain, que, sans le vouloir, vous m'avez fait connaître. Je sais toute son histoire, les motifs qui l'ont engagé à se séquestrer avec toute sa famille dans un coin de la Suisse. Oh ! la plus aimable des femmes, ne cédez pas à ses desirs intéressés, sûrement Deterville ne peut vous plaire ; je ne peux vous faire l'injustice de croire que vous disposerez de votre main sans votre cœur, et j'espère que ce dernier ne sera jamais au pouvoir du fils du Lord Clarancourt ou de M. Dudley, comme il se nomme lui-même.

Ce n'est pas la première fois que je cherche à vous faire connaître que le destin de ma vie dépend entièrement de vous. Quelque présomptueux que je puisse vous

paraître, je ne suis guidé que par l'amour le plus ardent et le plus désintéressé. Combien je portais envie à Carlos, en lui donnant les vers sur lesquels j'espérais que vos yeux devaient se fixer! Ils exprimaient faiblement tous mes soins pour trouver le moment favorable de vous dire que je vous adore et vous adorerai toujours, et de vous exprimer le desir que j'ai, quoique je n'en puisse expliquer les moyens, de vous arracher à l'injuste et tyrannique autorité sous laquelle vous gémissez.

Pour le moment je ne puis en dire davantage, mais veuillez me croire; un tems viendra où je pourrai vous convaincre que je n'ai jamais dévié du sentier de l'honneur, et, quoique cela

puisse paraître plus douteux, je jure que je n'en enfreins point les lois, en vous conjurant de quitter secrètement votre tuteur avec votre amie que je regarde comme une sœur, et de donner votre main à l'inconnu qui ose la demander, mais qui, quoiqu'il ne puisse se nommer, ne changerait pas sa position contre l'arrogant Lord de Clarancourt dont la conscience... Mais où me laissai-je entraîner ! Je dois encore garder le silence. J'ose aussi espérer quelques mots de réponse, puissent-ils m'être favorables ! Car, j'ai peine à contenir mon indignation, en songeant que vous êtes sous le pouvoir d'un homme qui veut vous priver des plaisirs les plus innocens. Pourquoi vous a-t-il empêché d'accepter l'invitation du Ba-

ron de Dervat qui l'aurait, ainsi que moi, très-volontiers dispensé de sa présence, s'il vous eût accordé à nos desirs avec Lady Elmire ! Quelle fut ma douleur, quand mon ami me communiqua sa réponse ! Que cette fête que j'aurais trouvée si belle, m'a paru insipide ! Votre geolier n'a pas même permis que vos yeux en jouissent un moment. Comment rendre ma colère, quand vous reçûtes l'ordre tyrannique de vous retirer ? Tout le monde en fut révolté, mais j'espère que le règne de votre tyran touche à sa fin, et que vous permettrez à l'amant le plus tendre et le plus désintéressé de vous délivrer, avec votre aimable amie, de la prison où il vous retient. Si je pouvais vous

dire tout ce qui m'intéresse dans ce projet.... Mais l'impérieuse voix de l'honneur me force de me taire, lorsqu'un seul mot pourrait détruire vos scrupules et ceux de Lady Elmire. Si l'offre sincère que je vous fais peut ne pas vous déplaire, je ne vous demande pas de vous fier à ma seule parole, veuillez écrire à mon ami le Baron de Dervat. Lady Elmire peut lui faire toutes les questions qui sont dans le cas de vous intéresser; en permettant toutefois que mon nom et ma famille restent cachés; il répondra sur tout le reste. Les lois de l'honneur m'obligent à ce secret, et la nécessité d'échapper aux complots du plus implacable ennemi.... Je ne puis en dire davantage. Comment espérer que

vous répondrez à cette incohérente épître ? Sur-tout que ce soit un secret pour votre tyran ; que ne puis-je vous en dire les motifs ! Au bout de votre terrasse dont la promenade vous est permise, est un petit bosquet qui couvre le mur; derrière, vous trouverez une ficelle qui pend le long du mur ; vous pouvez y attacher votre lettre, et même la couvrir de feuilles si vous voulez ; il me suffira alors de tirer cette ficelle, sans m'exposer à être vu. Je peux venir à chaque instant dans mon petit canot pour la chercher, sans être vu de votre tyran hautain qui ne peut interdire de passer sous ses murailles, quoiqu'il desirât bien en avoir la faculté. Adieu, aimable Idamia, adieu, aimable

Elmire ; quelques mots de réponse à votre dévoué Tancrède , je ne puis encore ajouter un autre nom ».

Les deux belles amies lurent avec plaisir et surprise cette lettre si singulière à quelques égards. Qui pouvait-il être? Comment connaissait-il si parfaitement les intérêts de Lord Clarancourt ? Pourquoi ne s'expliquoit-il pas davantage? Elles relurent trois fois sa lettre avec le même étonnement. Le Comte ne le connaissait certainement pas ; il avait probablement dû quitter l'Angleterre, et il ne leur disait même pas s'il était leur compatriote ; sa lettre était certainement aimable, mais on ne pouvait l'expliquer,

-- Je suis convaincue, dit Elmire, qu'il est d'une grande naissance, et qu'il est personnellement intéressé aux causes du brusque départ de mon père. Sa proposition de nous adresser au Baron de Dervat ne laisse pas douter de son honneur. N'a-t-il pas risqué sa vie pour remettre cette lettre ? Vous ne pouvez douter de la sincérité de son amour.

-- Pourquoi donc, reprit Idamia, se cacher dans l'ombre ? Quel autre engagement peut le forcer à ce mystère ? Comment être sûres de la réponse du Baron de Dervat, dont nous ne connaissons point l'écriture ? Pourquoi ne s'est-il pas expliqué davantage ? -- L'honneur le lui défend, il ne cesse de vous le répéter ; et notre position

est si cruelle que nous ne pouvons guères tomber en de plus mauvaises mains. Peut-être aussi notre Tancrède est-il un second Comte Almaviva qui veut être aimé pour lui-même, il veut cacher son rang pour ne devoir votre main qu'à l'amour ; cette idée n'est pas nouvelle, mais elle est faite pour une ame sensible. Ses réflexions sur Deterville me portent à croire que ma conjecture est vraie ; il semble vous dire qu'il pourrait vous offrir un rang supérieur à celui de mon frère, et votre fortune n'est sûrement pas ce qui le détermine. Quoiqu'il ne parle pas de la sienne, il sait que vous ne pouvez vivre d'air, et que, pendant quatre ans jusqu'à votre majorité, certainement mon père

ne lui donnera rien. Ne desire-t-il pas de plus que je vous accompagne ? il doit croire qu'alors mon père ne lui paiera pas ma dépense. Que nous importe de quelle nation il est ? Ne serez-vous pas plus heureuse en Suisse avec lui, qu'en Angleterre avec Deterville ? -- Dieu ! pouvez-vous supposer que je veuille donner ma main à ce dernier, dûssé-je m'assurer les richesses d'Eldorado ? Si j'étais sûre que Tancrède fût aussi libre que moi, n'eût-il qu'une médiocre fortune, sur-tout lorsque vous consentez à me suivre, je n'hésiterais pas à me mettre sous sa protection. Une année d'esclavage est un siècle à mon âge, et, si je dois rester prisonnière jusqu'à ce que j'épouse Deterville, j'attein-

drai la vieillesse. — Si je faisais la réponse, il s'intéresse aussi à moi ; je puis lui faire beaucoup de questions qui seraient embarrassantes pour vous ; et sûrement si le Baron de Dervat nous assure qu'il est libre et que nous pouvons compter sur son honneur, je ne vois pas d'obstacle à ce que vous acceptiez sa main et à nous délivrer ainsi, quoique je le dise à regret, de la tyrannie de mon père. — Je vous donne carte blanche, ma chère amie ; questionnez, interrogez comme vous voudrez, et si la réponse est satisfaisante. — Nous quitterons ce triste château, acheva Elmire en prenant une plume et du papier. Après quelques essais malheureux, elle s'en tint à cette lettre.

MONSIEUR,

Mon amie qui, si elle était ma sœur, ne me serait pas plus chère, m'autorise à faire cette réponse à votre lettre énigmatique. ... Le mystère en général peut faire soupçonner le mal. Je me plais à croire cependant que vous avez des raisons satisfaisantes pour lui cacher ce dont vous devriez l'instruire, avant qu'elle quitte le tuteur que son père a choisi. Vous avez excité nos craintes; cependant, nous sommes portées à croire que nous nous adressons à un homme d'honneur, lorsque vous invoquez le témoignage du Baron de Dervat. Assurez-nous donc que vous êtes libre, que vous pouvez sans vous gêner,

car elle ne voudrait être à charge à personne, la soutenir non richement, mais décemment. Elle craint que son tuteur ne refuse de lui rendre sa fortune ; et ce qui suffit à l'aisance d'un seul peut mettre à l'étroit lorsqu'on se trouve trois ; car elle veut que je l'accompagne dans sa fuite. Elle ne fait point de questions sur votre naissance, elle ne tient point à un titre ; elle vous prie seulement de ne plus vous hasarder sur le mur du jardin, vous lui avez causé trop de frayeur. Craignez d'exciter les soupçons dont vous nous dites de nous garder ; il paraît que vous en connaissez les motifs. Je finis en vous assurant que vous avez tous deux en moi une véritable amie, »

ELMIRE DUDLEY.

Idamia approuva cette lettre, et, après l'avoir enveloppée dans du papier brun, elle guetta le moment de la porter au lieu indiqué. La ficelle était attachée à une petite pierre, et l'autre bout pendait dans l'eau ; elle était absolument de la couleur de la muraille, et l'œil le plus attentif avait de la peine à l'appercevoir.

CHAPITRE X.

Le lendemain, leur impatience les conduisit de bonne heure au bosquet pour savoir si la lettre avait été prise. En voyant leur paquet à la même place, elles furent très-mécontentes, elles craignirent que le mystérieux Tancrède n'eût voulu se divertir à leurs dépens ; mais, en examinant davantage, elles trouvèrent que leur enveloppe couvrait une autre lettre d'un caractère bien connu, adressée à Lady Elmire Dudley. Leur cœur battit, et elles s'emparèrent de ce papier auquel leur inquiétude avait donné une double valeur, elles se retirèrent promptement dans

dans leur chambre pour satisfaire leur curiosité.

Tancrède témoignait sa reconnaissance à son obligeante amie, [c'est ainsi qu'il nommait Elmire], de la manière franche dont elle exprimait les doutes qu'elle voulait éclaircir avant de quitter leur triste prison. Il assurait de la manière la plus positive qu'il avait pleine liberté d'offrir sa main à la charmante Idamia ; que ses vœux étaient approuvés par toute sa famille et par son meilleur ami le Baron de Dervat ; qu'ils ne desiraient pas moins vivement que lui, arracher deux jeunes personnes aussi intéressantes au pouvoir d'un homme qui voulait les forcer de disposer de leurs personnes et de leurs biens d'une manière

qui ne servait que son intérêt particulier. Pour elles seulement, il s'occuperait de leur faire rendre justice, étant aussi riche lui-même qu'un homme raisonnable pouvait le desirer, et pouvant assurer bientôt à Idamia un rang fort au-dessus de celui que Lord Deterville était dans le cas de lui donner. Cependant, comme des malheurs pouvaient détruire ses espérances, il ne voulait point les tromper; il se contentait donc d'offrir son cœur et une fortune suffisante, même à toute les jouissances du luxe; il promettait à Elmire la protection d'un frère et son secours pour obliger son père de lui rendre la fortune à laquelle elle aurait droit du moment de sa majorité.

Indépendamment de son

amour et de son amitié, leurs intérêts étaient tellement unis aux siens, que, s'il pouvait s'expliquer, elles n'hésiteraient pas un moment, même en ne consultant que la prudence, d'accepter sa protection. Enfin, pour lever tous leurs scrupules, le Baron de Dervat proposait, [vu qu'elles ne connaissaient pas son écriture, tandis qu'elles pourraient le reconnaître, l'ayant vu le jour de la fête où son Ordre le faisait remarquer,] de passer ce jour même entre midi et une heure sous leur terrasse ; il leur exprimerait par ses gestes qu'elles pouvaient croire tout ce qu'il avait écrit, et se mettre avec confiance sous la protection de l'homme qu'il honorait de son amitié. Il espérait qu'elles cesseraient

alors de garder aucun doute, et qu'Idamia lui permettrait de lui assurer une retraite pour elle et son amie, loin du Lord Clarancourt qui sûrement ne tarderait pas à prendre les mesures les plus violentes pour forcer Idamia à donner sa main et sa fortune à Deterville. Il ne cherchait point à l'effrayer, quoiqu'il fût parfaitement sûr de l'intention de son tuteur; il finissait par des protestations d'amour, et il les priait de remettre au même lieu, avant le soir, quelques mots de réponse qui décideraient son sort, et le rendraient le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes.

Elles lurent et relurent cette seconde lettre une douzaine de

fois ; enfin elles convinrent que, si le Baron de Dervat paraissait à l'heure indiquée et confirmait tout ce que Tancrède avançait, certainement elles ne commettaient aucune imprudence en se mettant sous sa protection.

—Nous ne devons pas perdre de tems à délibérer, observa Elmire: car si mon père découvrait ce que nous avons tant d'intérêt à lui cacher, sur-tout notre correspondance secrete ; si seulement il pouvait la soupçonner, je suis bien convaincue, puisqu'il y a un aussi grand intérêt, qu'il nous conduirait sur-le-champ dans quelque retraite éloignée où Tancrède ne pourrait plus nous retrouver. Je suis donc d'avis, si nous acceptons son offre, de nous décider promptement.

--Attendons le Baron de Dervat, reprit Idamia : une fois satisfaite sur ce point, croyez que je n'ai point envie de tenir en suspens l'aimable Tancrède.

Elles descendirent alors pour le déjeûner ; dès qu'il fut fini, le Comte sortit avec Deterville pour aller à la chasse, la Comtesse se retira dans son cabinet de toilette, et nos deux jeunes amies allèrent sur la terrasse attendre le Baron de Dervat. Déjà, elles désespéraient de le voir quand un canot très-élégant parut à quelque distance. Leurs yeux pleins de desirs ne le quittaient point, et le vent secondant leur impatience, leur laissa bientôt distinguer le vieux Seigneur qu'elles avaient supposé le baron de Dervat. Son Ordre que le

soleil faisait reluire, les convainquit qu'elles ne s'étaient point trompées ; et, quoiqu'il ne passât qu'une seule fois près des murs, il trouva le moyen, sans se faire trop remarquer de sa chiourme, de leur exprimer par ses gestes qu'elles pouvaient se fier à l'honneur de Tancrède. Il leur parut les prier vivement de quitter le château d'Ornen pour se remettre sous la protection de son jeune ami ; du moins ce fut ainsi qu'elles interprétèrent les signes qu'il leur fit en s'éloignant d'elles.

—Mon sort est décidé, dit Idamia en jettant un dernier regard au vénérable Baron : ce vieillard respectable ne peut être d'accord pour nous tromper ; je suis donc résolue de devenir la femme du

seul homme que je puisse aimer.

Elmire applaudit à son courage. Elles résolurent d'instruire, dès le soir même, le bien-aimé Tancrède de son bonheur. Les rayons du soleil se faisant sentir alors avec force, elles cherchèrent de l'ombre dans l'avenue ; elles conjecturaient en vain qui pouvait être leur futur protecteur, lorsqu'elles appercurent à la porte de fer un homme âgé, qui, quoique proprement vêtu, implora leur secours. Elles avaient si peu d'occasions de dépenser la faible pension qu'elles recevaient du Comte, qu'elles furent très-généreuses pour lui. La curiosité les engagea ensuite à lui faire quelques questions sur les environs, lorsque Lord Clarancourt parût. Il ren-

voya l'humble pétitionnaire avec sa hauteur ordinaire, en le menaçant du Magistrat s'il s'approchait davantage du château sous prétexte de mendier ; et, regardant sérieusement sa fille, il lui dit : — Elmire, j'aurais cru qu'à votre âge vous auriez mieux senti ce que vous devez à votre rang, que de vous permettre d'entrer en conversation avec un mendiant que vous avez probablement payé pour vous donner quelque connaissance du jeune homme qui nous a conduit au château de Watteville. Puisque vous êtes si enfant, pour ne pas donner à votre conduite un nom plus dur, je vous défend dorénavant d'aller dans l'avenue ; le jardin et la terrasse suffisent à vos promenades. — Vous

devriez plutôt, reprit Idamia en colère, nous enfermer dans notre chambre, que de nous priver de l'ombre de liberté dont nous jouissons, et cela parce que nous avons secouru un malheureux, et que nous lui avons fait quelques questions très-naturelles, dans l'isolement où nous sommes de toute société.

Le Comte répéta son ordre du ton de voix le plus positif, en leur jurant qu'il saurait bien empêcher leurs imprudences à l'avenir.

Quand Tancrède eût concerté lui-même cet incident, il n'eût pû le mieux arranger pour sa cause. Elles coururent se renfermer dans leur chambre, et Idamia se mit à écrire au bien-aimé Tancrède. Elle lui donna l'espoir de consentir aux moyens qu'il propo-

serait pour la délivrer avec Elmire de la tyrannie de son tuteur, en l'assurant qu'elle n'avait plus aucun doute de son honneur; qu'elle attendrait avec patience qu'il pût lui faire connaître qui il était, quoiqu'elle crût qu'aucune femme avant elle n'eût donné la main à un homme dont elle ne connaissait pas même le nom; mais qu'elle avait le pressentiment qu'elle n'aurait jamais à se repentir de ce qui pouvait paraître une grande imprudence.

Après avoir fini sa lettre, Elmire y mit un *postcriptum* dans le même sens, et elle la porta au lieu convenu. Bientôt après on vint les avertir pour le dîner qui fut très-silencieux, le Comte ayant encore plus d'humeur qu'à

l'ordinaire; la Comtesse avait l'air de la partager, et l'indolence de Deterville ne lui permettait pas de s'informer de la cause de tout ce trouble. Idamia n'y faisait non plus aucune attention ; elle ne songeait qu'à ce qu'elle avait pu oublier dans sa lettre. Elle alla sur la terrasse en sortant de la salle à manger ; elle arriva à tems pour distinguer encore un canot qui s'éloignait ; déjà la lettre était prise, la ficelle même n'y était plus. Elle attribua cette dernière circonstance à l'impatience de son amant, qui n'avait pu attendre jusqu'au soir, et avait tiré la ficelle au hasard de n'y rien trouver. Cette nouvelle preuve de son empressement lui fit oublier la colère du Comte, et elle ne douta pas d'une

réponse pour le lendemain matin. Elle dormit peu, et Elmire ne fut pas plus encline au sommeil, en voyant leur sort si près de sa crise. Elles passèrent donc la nuit à faire des conjectures, à former des projets qui tous avaient pour but de tout risquer pour quitter le château d'Ornen avec celui qu'elles regardaient déjà comme leur libérateur.

Le soir, Elmire trouva le moyen d'examiner toutes les portes et les croisées du rez-de-chaussée ; elle se convainquit qu'elles ne pouvaient rien ouvrir sans faire beaucoup de bruit, et, si elles étaient découvertes, elles devaient s'attendre à une prison perpétuelle. Il fallait donc informer leur ami de cette difficulté et se laisser

guider par ses conseils. Aussi-tôt qu'elles osèrent descendre sur la terrasse, elles trouvèrent une lettre au dépôt ordinaire, et une incluse du Baron de Dervat qui leur expliquait ce qu'il avait cherché à leur faire comprendre la veille par ses signes. Il les priait fortement de consentir aux propositions de son jeune ami dont il garantissait le désintéressement ; et, pour preuve, il lui envoyait l'extrait d'un acte par lequel Tancrède lui assurait la jouissance de sa fortune, et lui donnait le Baron de Dervat pour tuteur.

Tancrède exprimait sa reconnaissance de ce qu'elle lui témoignait, la priait de ne point s'étonner si elle n'entendait point parler de lui pendant trois jours, ayant besoin

de ce temps pour préparer sa fuite, et pour lui assurer une retraite à l'abri des entreprises du Lord Clarancourt. Il lui demandait seulement de l'informer si elle acceptait le Baron de Dervat pour son tuteur, ou si elle avait en Angleterre quelqu'ami en qui elle eût plus de confiance.

Rien ne pouvait être plus satisfaisant pour les deux amies que ces lettres auxquelles elles répondirent sur-le-champ ; Elmire au Baron, Idamia au généreux Tancrède. Elle l'assura qu'elle ne prisait sa fortune que pour la donner à l'homme qu'elle aimait ; qu'elle le priait de perdre toute idée de l'acte dont il lui avait donné connaissance ; qu'elle n'avait jamais desirée être indépendante

du mari qu'elle aurait choisi ; elle l'instruisit aussi des difficultés qu'elles avaient découvertes pour leur sortie du château. Elles remirent sur-le-champ leurs lettres au dépôt, et eurent le plaisir de voir, une heure après, qu'elles avaient été prises. Je n'assurerai point que les trois jours suivans ne leur ayent paru un peu longs, mais elles s'armèrent de patience ; et, pour endormir les soupçons du Comte, elles parurent, si non contentes, du moins résignées à obéir à ses derniers ordres arbitraires.

CHAPITRE XI.

ON était presqu'à la fin d'octobre, sans que la longueur des soirées eût pu engager les habitans d'Ornen à rester réunis. La Comtesse qui n'avait aucune ressource en elle-même, mais qui préférait la compagnie de sa femme-de-chambre à celle de son mari, pour dissiper son chagrin s'était depuis quelque tems adonnée à la boisson. Elle se renfermait dans son cabinet pous satisfaire cette passion. Le Comte, toujours occupé de nouveaux projets, se retirait pour y rêver dans sa bibliothèque, et nos jeunes amies, plus que jamais soi-

gneuses d'éviter la conversation insignifiante de Deterville, qui ne roulait que sur l'ennui qu'il devait à la conduite ridicule de son père, se refugiaient dans leur appartement.

Enfin la quatrième matinée commençait, lorsque l'impatiente Idamia accompagnée de son amie, courut au bosquet chéri, où la ficelle bien connue les guida vers un gros paquet caché sous un chêne nain qui en faisait le principal ornement. Pour mettre plutôt leur prise en sûreté elles volèrent vers le château, oubliant leur prudence ordinaire; et ce ne fut que dans leur appartement qu'elles réfléchirent que leur précipitation, si elle avait été remarquée du Comte, éveillerait

en lui des soupçons qui pouvaient être si contraires à leurs projets. Le premier écrit qui s'offrit à leurs yeux, était un acte en forme qui assurait à Idamia et à ses héritiers sa fortune indépendante de son mari. Le suivant était une copie du contrat de mariage de la première Comtesse de Clarancourt, par laquelle Elmire apprit, à son grand étonnement, qu'elle avait droit à un revenu de sept mille liv. sterlings sur le château de Wirksworth et autres objets. Au bas de cette copie était écrit de la main de Tancrède : « Je vous mettrai
» en possession de tous vos droits,
» mon obligeante amie ; car, n'ê-
» tes-vous pas l'amie de cœur de
» mon aimable Idamia ? N'avez-
» vous pas promis d'accompagner

» sa fuite, de vous confier à l'é-
» ternelle reconnaissance du trop
» heureux Tancrède ! »

Il écrivait plus en détail à Idamia ; il lui proposait d'être, ce soir même, sous ses fenêtres avec une échelle assez haute pour les atteindre ; que du jardin elle leur servirait pour descendre le mur de la terrasse sous le petit bosquet, où un bateau les attendrait ; que là il répondait de leur sûreté ; qu'il n'avait pas besoin d'ajouter qu'elle devait l'instruire par quelques mots si elle approuvait ce plan. Il la priait de ne pas oublier l'acte qu'il lui avait fait passer, afin qu'il pût le signer en présence de ses amis, avant de la conduire à l'autel. Le Baron de Dervat l'avait déjà signé comme son tuteur.

Elles ne virent rien à objecter à ce plan. Chacune de ses actions servait à augmenter l'estime qu'elles avaient conçue de lui; sa connaissance du contrat de mariage de la première Comtesse de Clarancourt, confirmait tout ce qu'il avait dit de cette famille. Elles voyaient clairement que l'intention du Comte était de s'emparer de la fortune de sa fille et de sa pupille. Idamia écrivit donc trois lignes pour lui donner l'heureuse nouvelle qu'elles seraient prêtes à l'heure indiquée, et lui demander de ne point approcher de leur fenêtre avant qu'elles l'ouvrissent ; elle demanda qu'il se chargeât aussi de Carlos, qu'elles auraient soin de museler. Elmire alla porter cette réponse à leur dépôt et eut la satisfaction

de voir un canot s'approcher de la terrasse avant qu'elle la quittât. Elle s'occupa alors avec Idamia des préparatifs du départ. Elles crurent qu'il suffisait de mettre un peu de linge dans un paquet, et elles prirent dans leurs poches le petit nombre de bijoux qu'elles avaient ; après quoi elles firent une muselière pour Carlos qu'on ne pouvait mettre dans la confidence. Il était onze heures avant qu'elles remontassent du souper ; elles se hâtèrent de prendre l'habit avec lequel elles comptaient partir et attendirent minuit avec impatience. Dès que l'horloge eût sonné, Elmire qui était la moins agitée, s'approcha de la fenêtre, et aussi-tôt l'impatient Tancrède posa son échelle.

Malheureusement, le peu de bruit qu'il fit effraya Carlos qui n'était pas encore muselé ; il se mit à aboyer, et, un moment après, elles entendirent le Comte qui venait à leur porte. Elmire souffla sur-le-champ la lumière et se mit dans les draps toute habillée, en faisant signe à Idamia d'en faire autant. Le Comte leur demanda ce qui avait fait aboyer leur chien.--Quelque rat, je suppose, reprit Elmire en grondant Carlos, et elle demanda pardon à son père de l'avoir dérangé, en l'assurant qu'elle éviterait de troubler davantage son repos.

Le Comte murmura quelque chose qu'elles ne purent distinguer, et, à leur grande joie, elles l'entendirent rentrer dans sa chambre.

Elles étaient cependant trop effrayées pour redonner de quelque tems le signal convenu à Tancrède, qui, inquiet en voyant éteindre leur lumière, avait aussi-tôt retiré l'échelle et s'était caché derrière les arbres. Idamia remercia Elmire de sa présence d'esprit qui les avait sauvées. Enfin, tout leur paraissant tranquille dans l'intérieur, après avoir bien muselé Carlos, Elmire ouvrit doucement la fenêtre, et, quelques secondes après, l'échelle fut de nouveau reposée bien doucement, et l'heureux Tancrède dans la chambre. Il prit d'abord le chien indiscret qu'il porta dans le bosquet où il le lia dans son mouchoir; il revint ensuite aider les belles fugitives dont il prit le paquet. Elles descendirent

heureusement

heureusement. Il transporta aussitôt l'échelle sous le mur de la terrasse où était amarré son canot. Comme il n'avait mis personne dans sa confidence, il saisit les rames ; peu de personnes possédaient une force aussi grande et savaient mieux en faire usage. Il nagea donc avec tant de vîtesse, qu'ils eurent bientôt perdu de vue l'antique demeure que le Comte de Clarancourt avait choisie pour leur prison. Alors il laissa aller au cours de l'eau l'échelle libératrice, ne craignant plus qu'elle pût donner aucun indice en quelque lieu qu'elle pût aller à bord. En moins d'une demie heure, graces à sa vigueur, il les débarqua auprès d'un bouquet d'arbres, où elles devaient trouver une voiture pour

continuer leur route. Une chaise du pays les y attendait en effet, attelée d'un seul cheval que tenait un domestique. Tancrède les aida à sortir du canot, donna leur paquet au domestique, et, prenant dans la voiture deux pelisses fourrées et des chapeaux, il les offrit à ses belles compagnes, en les priant de s'en servir, et pour les garantir du froid, et pour empêcher qu'elles ne pussent être reconnues. Elles s'en vêtirent promptement et se placèrent dans la voiture où Tancrède monta avec elles ; il donna ses ordres pour le canot, se plaça sur un strapontin, et elles partirent sans savoir où il devait les conduire. Malgré leur confiance en l'honneur et la probité de leur guide, elles ne

pouvaient se défendre de quelqu'inquiétude ; mais, nous devons l'avouer, celle qui dominait toutes les autres, était d'être atteintes par le Comte et ramenées au château d'Ornen. La pesanteur de leur voiture augmentait cette crainte, mais elles se trompaient ; leur cheval était vigoureux et plein d'ardeur, le chemin était assez bon, et ils trottèrent deux bonnes heures avant que Tancrède eût besoin de donner un seul coup de fouet. Idamia le pria d'épargner cette malheureuse bête, en lui disant que leurs craintes étaient dissipées par la distance où elles devaient déjà se trouver de leur triste demeure.

-- Véritablement, mon aimable amie, il nous a bien menés ; car

nous sommes déjà à près de vingt milles, et j'ai commandé un autre cheval, à l'entrée de Rex, qui suffira pour achever notre course, quoiqu'il nous reste encore environ vingt milles à faire.

Quand ils approchèrent du relai, Tancrède tira les rideaux de la chaise, et les pria de ne pas remuer, l'homme qui l'attendait nesachant point qu'il dût conduire personne. Il descendit aussi-tôt qu'il l'apperçût pour l'aider à changer de cheval, ce qui fut bientôt fait. Après quoi, il remonta sans rien dire et partit avec la même vivacité que la première fois. Il leur dit qu'il avait préféré cette manière de voyager comme la plus prompte et qui exigeait le moins de monde à employer;

qu'il desirait autant que possible ne mettre personne dans sa confidence, que le domestique qui les avait attendus au débarquement, devait partir ce matin même pour porter à Vienne des dépêches du Baron de Dervat ; que l'homme qui était au relai de Rex, demeurait trop loin dans les terres pour même entendre parler des recherches qu'on pourrait faire de leur fuite ; que de plus il lui avait été donné par un ami intime qui lui avait répondu de sa fidélité, s'il se trouvait forcé de le mettre dans le secret.

Elles applaudirent toutes deux à ces précautions, et remarquèrent que le Comte allait se trouver bien plus embarrassé que lorsqu'il avait été arrêté par le torrent.— Mais à

propos, dit Idamia, n'irons-nous pas rendre visite au château de Watteville ? Au-lieu de répondre à cette question, Tancrède leur fit remarquer un village dans le Valais où ils venaient d'entrer, les premiers rayons du jour commençaient à l'éclairer. -- Nous allons, ajouta-t-il, appercevoir tout-à-l'heure le lieu où nous devons nous arrêter. Il quitta alors la grande route, et, après avoir marché encore près d'un mille, ils entrèrent dans la cour d'une chaumière d'une élégance remarquable. La porte qui paraissait une porte de derrière, semblait ouverte à dessein. Un Ecclésiastique avancé en âge vint les recevoir; sa figure inspirait la confiance, et ils ne purent douter

qu'ils ne fussent attendus ; car il les conduisit dans un cabinet où ils trouvèrent un très - bon feu et un déjeûner tout servi ; les volets étaient encore fermés , et les bougies allumées. Leur hôte obligeant et l'heureux Tancrède les assurèrent qu'elles n'avaient plus rien à craindre. Alors , comme il n'y avait point de domestique , ce dernier sortit pour dételer son cheval et lui donner à manger ; ce qui fit grand plaisir à Idamia , qui lui sut gré du soin qu'il prenait de cette pauvre bête qui avait contribué à les sauver. Au bout de cinq minutes , il revint les assurer de nouveau que le Comte pourrait passer vingt fois dans ce village sans découvrir leur retraite , si le hasard le conduisait sur cette

route, ce qui était très-peu probable. Le digne Curé le leur confirma. Les belles fugitives se rassurèrent donc par degrés, et, commençant à se croire en sûreté, elles reprirent leur gaieté naturelle. Après un excellent déjeûner dont ils avaient tous trois besoin, ayant tous fort peu mangé la veille, Tancrède ouvrit les fenêtres. Le soleil donnait alors en plein dans la chambre qui avait vue sur un petit jardin parfaitement tenu, d'où personne ne pouvait le voir, étant fermé de murs et leur hôte ayant l'habitude d'en avoir la clef dans sa poche.

La matinée était très-belle pour la saison. Toute la nature paraissait en harmonie avec leurs sensations. Alors, Tan-

crède demanda à sa chère Idamia de lui donner un droit légal de la protéger ; la priant de lui remettre avant tout l'acte qu'il lui avait envoyé afin qu'il pût le signer, ou tout autre engagement qu'elle croirait nécessaire à sa sûreté.

— Je ne me méfie, dit-elle, Monsieur, ni de votre générosité, ni de votre honneur, autrement je ne vous aurais pas suivi ; voilà donc le seul usage que je veux faire, ajouta-t-elle en le jettant au feu, de l'engagement que vous m'avez offert. Je pense comme vous sur la fortune, je vous offre la mienne avec ma main ; puisse-t-elle augmenter vos jouissances ! Je ne peux croire que nos intérêts soient jamais séparés.

Tancrède enchanté ne pouvait

exprimer ses transports, en voyant une riche héritière dont la fortune était le moindre mérite, consentir à devenir sa femme, sans savoir seulement la famille dans laquelle elle allait entrer. Son ravissement se conçoit mieux que la plume la plus exercée ne pourrait le rendre, et si le desir d'être aimé pour soi-même pouvait être satisfait, qui pouvait plus que Tancrède se croire cet heureux mortel! Ses paroles ne pouvaient suffire à témoigner sa reconnaissance à la belle Idamia, dont les pleurs vinrent soulager le cœur trop vivement ému par les expressions de l'amour de celui qu'elle aurait préféré, quand elle eût été aussi libre de son choix qu'elle l'avait été peu.---Elle demanda donc au véné-

rable Curé de commencer la cérémonie ; ce qu'il fit de la manière la plus imposante. Il reçut leurs sermens et leur donna sa bénédiction. Idamia espéra que sa curiosité allait être satisfaite quand le prêtre leur apporta le registre qu'ils devaient signer , mais son attente fut encore trompée: il lui indiqua l'endroit où elle devait écrire , en laissant une place au - dessus que Tancrède remplirait. Il engagea après Elmire à signer comme témoin , ce qu'elle fit , mais très-mécontente de n'être pas plus instruite. Idamia s'en tourmenta moins ; le premier vœu de son cœur était satisfait , en se voyant unie à l'homme qu'elle aimait. Bientôt Elmire se mit à rire aussi de voir son amie quitter son nom

sans savoir celui qu'elle allait porter. Enfin, elles restèrent toutes deux dans une aussi parfaite ignorance, que lorsqu'elles avaient quitté le château d'Ornen ; et, comme on peut le présumer après la fatigue de la nuit et les inquiétudes qu'elles avaient eues, elles acceptèrent avec plaisir l'offre du bon Curé de se livrer quelque tems au repos. Nous allons les en laisser jouir pour retourner sur nos pas, et savoir ce qui, pendant ce tems, se passait au château d'Ornen.

CHAPITRE XII.

Le Comte, la Comtesse et Deterville furent très-étonnés que les *filles*, comme ils nommaient Elmire et Idamia, ne les eussent pas précédés dans la salle du déjeûner, et Milady remarqua qu'elles étaient ordinairement sur la terrasse une heure avant que personne se levât.

— Il faudra, dit le Comte soupçonneux, que je mette fin à leurs visites continuelles à ce bosquet; le mur y est plus bas qu'ailleurs, et la curiosité peut y attirer quelque Suisse qui viendra causer avec ces jeunes folles, qui parleraient à un batelier plutôt que de

perdre une occasion de bavarder. Ne les ai-je pas surprises l'autre jour en conversation avec un mendiant ? Heureusement les Suisses ne sont pas entreprenans ; si nous étions en France ou en Italie, ces murs seraient toujours assiégés par quelque chevalier d'industrie, dans l'espoir de voir des femmes anglaises. Mais n'attendons pas jusqu'au soir pour déjeûner, qu'on aille les avertir de descendre.

S. André revînt un moment après dire à Milord que leur porte était fermée en dedans, et qu'elles n'avaient pas voulu répondre à la fille qui était allée les avertir.

-- Quelque nouvelle folie, cria le Lord irrité : je vous en prie, Madame, allez-y vous-même, et dites-leur que je ne suis pas en

humeur de souffrir qu'on se moque de moi. Ces demoiselles sont fâchées que j'aie été leur demander cette nuit pourquoi leur chien aboyait.

Milady ne fut pas plus heureuse que le premier messager. Le fier tuteur leur demanda alors, en criant du bas de l'escalier, pourquoi elles refusaient de répondre. Mais, cette manière polie ne réussissant pas davantage, il fut obligé de monter; et, ayant jetté la porte en dedans avec le pied, il fut très-déconcerté de trouver la fenêtre ouverte et de voir que, quoique leurs lits fussent un peu défaits, personne n'y avait sûrement couché. Sa rage alors n'eut plus de bornes; jusqu'au chien tout était parti. Comment avaient-elles pu se sauver

par la fenêtre ? Il y regarda et vit des pas, il résolut de les examiner. A cet effet, il se hâtait de descendre l'escalier, lorsque Deterville qui avait écouté jusques-là, voyant enfin qu'il étoit arrivé quel-que chose, montait pour s'en informer. Malheureusement ils se rencontrèrent sur les degrés, de sorte que le Comte que la colère aveuglait, envoya son fils se casser la tête loin devant lui ; preuve de cet ancien proverbe qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre. En effet, le Comte fut si effrayé de la chûte de son fils, qu'en se pressant encore pour le secourir le pied lui manqua, il roula les quatre dernières marches et tomba sur Deterville au-lieu de le re-

lever. Cependant, il put se remettre sur ses pieds sans aucun autre inconvénient qu'une large contusion au front. Son premier soin fut de songer à Deterville que la violence de sa chûte laissait encore sans connaissance. Les cris de la Comtesse appellèrent bientôt toute la maison à son secours, et, au bout d'un quart-d'heure Deterville put les assurer lui-même qu'il n'avait rien de cassé, et qu'il pouvait marcher sans qu'on le soutînt. On fit à l'un et à l'autre les pansemens convenables, et, lorsqu'on fut instruit de la fuite des jeunes demoiselles, chacun témoigna son étonnement ; on ne connaissait pas toute la tyrannie du Comte, et de pareils évènemens n'étaient point communs en Suisse.

Personne ne pouvant leur donner de lumière sur cet étrange évènement, le Comte, la Comtesse et Deterville descendirent dans le jardin pour examiner les traces qu'on avait apperçues de la fenêtre. L'on vit clairement que celles d'un homme étaient jointes à celles des fugitives ; on reconnut aussi les marques de l'échelle qui avait servi à leur sortie; mais ils ne purent de même conjecturer quel était leur libérateur. Ils suivirent la trace des pas de Tancrède lorsqu'il s'était retiré à la première alarme qu'avait donnée Carlos. La marque de l'échelle fut également retrouvée, et le Comte, ne doutant pas qu'ils n'eussent passé par cet endroit, ne soupçonna pas qu'ils s'étaient embarqués. D'ail-

leurs, à quoi lui aurait servi un plus long examen ; les pas ne laissaient point de traces sur la terrasse, et l'échelle retirée et emportée ne pouvait donner aucun indice.

En retournant dans leur chambre et en forçant leurs armoires, il s'assura que plusieurs choses en avaient été emportées ; mais ce qui l'étonna davantage, fut que Carlos eût été le compagnon de leur fuite.

Le Comte ne douta plus que ce ne fût un plan médité depuis longtems, mais il n'en était que plus inquiet de savoir qui avait pu le favoriser. Il ne manquait aucun domestique, le Comte n'en soupçonnait aucun ; il savait que l'état de leurs finances ne permettait pas aux jeunes personnes de les cor-

rompre ni d'aller bien loin , si l'amant de l'une d'elles n'y suppléait.

Sa première idée fut de décharger son humeur sur Deterville qui aurait prévenu cet évènement, s'il avait voulu suivre ses avis en étant plus attentif pour Idamia, et s'il se fût méfié davantage de ces gens qui, comme des taupes, travaillent dans l'obscurité à tromper l'innocence, tandis que son indolence avait facilité toutes leurs entreprises. A quoi servait la prévoyance des pères pour leurs enfans, si leur folie faisait avorter tous leurs plans ? Car, supposé qu'on pût retrouver la trace de ses filles, quel homme, avec un peu de délicatesse, voudrait à présent s'unir à elles ?

Heureusement, il était encore maître de leur fortune, et leurs amans ne l'auraient pas aussi facilement qu'ils s'en étaient flattés, quoiqu'il fût probable qu'ils étaient instruits de ce qu'il avait trouvé moyen de cacher à ses élèves, à dessein de prévenir ce qui était arrivé ; mais où avaient-elles pu former cette liaison ? A Wirksworth probablement. Il n'en était pas moins incertain de la route qu'elles avaient pu prendre. Le mendiant devait être un agent de leur fuite.

Il leur promettait bien, si elles rentraient en son pouvoir mariées ou non, de leur donner le tems de se repentir. Enfin, il finit par maudire tout ce sexe que personne ne pouvait soumettre. S'ils ont eu

quelque confident dans la maison, ce ne peut être que le valet de Deterville ; il faut le veiller de près, et malheur à lui s'il me donne la moindre raison de soupçonner qu'il s'est mêlé de cette affaire.

Le jeune étranger qui les avait conduits au château de Watteville, se présenta alors à sa pensée ; mais elles ne l'avaient pas revu depuis; et elles l'avaient pris pour un chef de bandits, ce qui prouve qu'elles ne le connaissaient pas auparavant. Enfin dans les cas désespérés, on doit tout tenter ; cependant il desirait faire le moins d'éclat possible dans ses recherches. Il décida donc que S. André suivrait la route de Vevai et Lausanne, qu'ils devaient avoir suivie, si ils allaient en Angleterre, qu'il prendrait

toutes les informations qu'il pourrait se procurer, pendant que le Comte irait à cheval au château de Watteville, sous prétexte de faire ses remercîmens au jeune homme auprès de qui il s'excuserait sur sa mauvaise santé de les avoir autant différés. Si S. André découvrait quelque chose, il l'en informerait à Ornen et les suivrait, fût-ce jusqu'à *Gretnagreen.* Le Comte lui promit mille guinées de récompense, s'il pouvait s'assurer d'elles avant qu'elles fussent mariées.

Cette promesse lui garantissait la fidélité de son Suisse qui, la bourse bien garnie pour son voyage et bien instruit par son maître de ce qu'il avait à faire, partit sur-le-champ. Bientôt après, le Comte et Deterville montèrent à cheval

pour se rendre au château de Watteville, dont ils se croyaient bien sûrs de retrouver le chemin.

Deterville ni le Comte ne pouvaient cependant se persuader que le jeune étranger pût être complice de cette fuite. Il ne s'était jamais présenté au château d'Ornen où il savoit qu'ils devaient se fixer, et où on n'eût pu se dispenser de le recevoir; ils supposaient encore moins qu'il eût pu entretenir une correspondance secrète après les précautions qui avaient été prises pour l'empêcher. Ils étaient déjà depuis quelque tems dans les montagnes sans découvrir le château de Watteville; ils en demandèrent le chemin à un paysan qui les conduisit sur une petite hauteur d'où ils apperçurent un superbe bâti-

ment,

ment qu'il leur dit être le château. -- Si c'est lui, dit Deterville, nous n'avons sûrement pas passé par cette grande avenue. -- Je ne la reconnais pas non plus, dit le Comte, quoique le pays me paraisse être le même.

Comme on n'y était point enfermé ainsi qu'à Ornen, ils entrèrent facilement dans une cour pavée. Leurs doutes augmentaient à mesure qu'ils avançaient, en comparant cet immense château à ce qu'ils avaient pris pour une auberge. Un vieux domestique qui les avait vus arriver, vint les recevoir. Ils ne le reconnurent pas. Le Comte lui demanda cependant s'ils n'étaient point au château de Watteville. -- Certainement, Messieurs. -- Le Baron y est-il? -- Il

n'en est pas sorti depuis quatre ans. Nous avons su à Martorex, si vous vous en souvenez, dit Deterville à son père en anglais, qu'il gardait le lit ; mais ce n'est point là la maison où nous avons passé la nuit. — N'importe, voyons toujours le Baron ; et il en fit la demande au domestique qui répondit à Milord, qu'il ne recevait d'ordinaire que ses plus intimes amis. — Cependant, je vous prie de lui dire qu'un Gentilhomme Anglais demande la permission de lui présenter ses respects.

Il descendit de cheval en attendant la réponse. Le domestique appella un palfrenier pour prendre les chevaux, et conduisit le père et le fils dans un superbe sallon qui donnait sur une terrasse, dont

la vue était encore plus belle que celle du château d'Ornen. Leur conducteur les y laissa pour aller porter leur demande à son maître.

Le Comte et son fils examinèrent avec le plus grand étonnement la magnificence des meubles qui auraient pu convenir au palais d'un Prince souverain ; deux grandes cheminées aux deux bouts étaient ornées de feux superbes. Au-dessus de chacune était le portrait en pied d'un Officier général avec l'uniforme hollandais ; l'un paraissait plus jeune que l'autre, mais ils avaient trop peu de ressemblance pour supposer que ce fût le père et le fils. Grand nombre de tableaux des premiers maîtres ornaient le reste de l'appartement ; la beauté des glaces et du tapis

était d'accord avec les autres décorations.

Enfin, leur conducteur rentra par une porte qui donnait dans une salle de billard et les pria de le suivre. Ils traversèrent cette salle, une autre voisine meublée aussi magnifiquement que le sallon et une bibliothèque qu'ils auraient bien voulu avoir le tems d'examiner, puis ils entrèrent enfin dans une grande chambre à coucher tout aussi parfaitement décorée. On leur ouvrit les deux battans, et ils apperçurent, sur un lit de velours gàlonné d'or, un vieillard soutenu par des coussins, qu'ils saluèrent respectueusement. Ils desiraient déjà que leur visite fût finie, étant embarrassés de troubler un homme de son âge et qui paraissait aussi infirme, sous un prétexte

aussi frivole que les questions qu'ils voulaient faire sur le jeune étranger ; et ils regardaient leur visite comme bien indiscrète.

--- C'est monsieur le Baron de Watteville, dit leur conducteur en leur approchant des sièges près du lit, et en donnant un cornet à son maître pour lui servir à entendre ce qu'on avait à lui dire. Il se retira après pour se joindre aux autres domestiques qui étaient au bout de la chambre.

Jamais le fier Comte de Clarancourt ne s'était trouvé plus embarrassé, lorsque le vieux Baron, du ton le plus affable, lui demanda ce qui lui procurait l'avantage de le voir, et il mit son cornet à son oreille pour écouter sa réponse. Milord lui dit qu'il craignait de

s'être trompé ; qu'il avait cru réellement avoir passé la nuit chez lui avec sa famille il y avait environ deux mois, ayant été surpris par la nuit dans ces montagnes ; qu'ils y avaient rencontré un jeune homme qui, sous prétexte de les conduire à une auberge, les avait menés au château de Watteville, où ils revenaient en ce moment pour le remercier de la manière obligeante dont il les y avait reçus ; mais qu'ils ne reconnoissaient pas le lieu où ils avaient été. Le vieux Seigneur n'entendit pas parfaitement tout ce que le Comte avait dit ; mais il en comprit assez pour paraître fort étonné. Il n'avait point entendu dire qu'une famille anglaise se fût trouvée dans l'embarras dont on lui parlait, encore moins qu'elle

eût cherché un asile chez lui; que, pour le jeune homme à qui ils en avaient l'obligation, il ne pouvait deviner qui il était. Son gendre venait bien quelquefois le voir, il croyait même qu'il était chez lui dans le tems dont il lui parlait; mais, certainement, s'il avait tiré quelqu'un de la situation périlleuse où il paraît qu'ils avaient été, il lui en eût parlé, et lui aurait présenté ceux qu'il amenait au château de Watteville.

Lord Clarancourt fut de l'avis du Baron, et il resta si confus qu'il regretta d'avoir forcé la porte d'un vieillard respectable. Il ne douta plus de s'être trompé, et ne put supposer que le jeune homme qui l'intriguait de plus en plus, fût le gendre du Baron. Il devait

être au moins son petit-fils. Cependant, plusieurs personnes lui avaient dit qu'il avait passé la nuit au château de Watteville ; ni l'extérieur, ni l'intérieur toutefois ne ressemblaient à l'auberge supposée. Il crut donc inutile de tourmenter le vieux Baron par de nouvelles questions qui ne l'éclairciraient pas davantage, joint à la difficulté de s'en faire entendre. Il se leva pour prendre congé de lui ; en lui faisant beaucoup d'excuses de l'importunité de sa visite, avec d'autres complimens qui furent entièrement perdus pour la personne à qui ils s'adressaient. Le Baron donna l'ordre au même domestique de leur offrir les rafraîchissemens dont ils pourraient avoir besoin, s'excusant de ne pas

les retenir à dîner sur ce qu'il ne pouvait jouir de la société, même de ses plus intimes amis.

Ils retournèrent donc dans le sallon où leur conducteur les pria de se reposer, en leur demandant ce qu'ils desiraient qu'on leur servît. Jamais le Comte n'avait eu moins d'appétit ; il refusa tout ce qu'on lui offrit et redemanda ses chevaux sur-le-champ. Le domestique allait en donner l'ordre, quand le Comte l'arrêta pour lui demander sérieusement s'il n'avait aucune connaissance de ce dont il avait instruit le Baron. Cet homme lui dit qu'il ne savait pas ce dont il voulait parler. — Mais, mon bon ami, j'ai passé une nuit ici il y a environ deux mois. — Je n'étais pas alors au château, Mon-

sieur : M. le Baron nous permet, comme une récompense de l'espèce de prison où nous tient sa santé, d'aller voir nos amis de tems en tems. L'échanson et le maître-d'hôtel sont maintenant absens; ils ont profité du moment où notre maître n'avait personne, pour faire une course. — Sont-ils vieux, dit Milord ? — Ils ne sont plus jeunes. — Il me paraît bien extraordinaire que vous n'ayez pas entendu parler de mon séjour ici ; y a-t-il quelqu'autre maison considérable dans les environs ? — Le château de Fredlingham n'est pas loin d'ici, Monsieur, il y a environ une lieue. — Et à qui appartient-il ? — A une veuve Baronne de ce nom. A sa mort, le château passera à son neveu qui vient quelquefois la

voir. — Et quel âge a ce neveu ?
— Entre 26 et 27 ans, je crois, il est rarement en Suisse, étant au service de l'Angleterre.

C'est lui, dit le Lord, en regardant par distraction un des portraits en pied qu'il avait précédemment remarqué, et réfléchissant comment ce jeune homme avait pu connaître en Angleterre sa fille et sa pupille.

Le domestique se méprit sur le sujet de sa rêverie, et, croyant qu'il admirait le beau portrait qu'il avait l'air de regarder, il lui dit : -- c'est le portrait du gendre de mon maître qui était au service de Hollande; l'autre est celui de M. le Baron lui-même, mais beaucoup plus jeune. Le Comte se confirma encore par-là qu'il s'était trompé par

rapport au château de Watteville, et son impatience en redoubla d'aller au château de Fredlingham, dont il ne doutait plus que l'héritier ne fût l'auteur de l'évasion des ces demoiselles.

Le domestique, après leur avoir offert de nouveau des rafraîchissemens qui furent encore refusés, leur indiqua deux routes pour aller à Fredlingham, l'une plus belle, l'autre plus courte; l'impatience lui fit choisir la dernière. Au bout d'un mille, il regretta d'avoir oublié de s'informer si le jeune homme était marié et s'il avait un grand chien blanc. Deterville ne doutait pas qu'il ne fût l'amant de sa sœur ou d'Idamia. Il l'avait pris d'abord pour un Anglais; il croyait cependant que leur première rencontre n'avait

pu être préméditée. — Ils n'avaient certainement pas l'air de se connaître, dit le Comte : mais peut-être ont-elles découvert qu'il servait dans le même régiment que leurs amans, et a-t-il aidé ses amis à les enlever. A dire vrai, je ne suis pas plus avancé que quand nous sommes partis d'Ornen. Enfin, ils apperçurent le château de Fredlingham qui n'était ni si grand, ni si bien tenu que celui de Watteville, mais qui ne ressemblait pas davantage à leur auberge.

Ils faisaient encore des conjectures, quand ils rencontrèrent un jeune homme, d'une tournure agréable, en habit de chasse, à qui ils demandèrent si le château qu'ils avaient en vue n'était pas celui de Fredlingham ? — Oui, Monsieur,

mais je suis fâché de vous dire que, si votre intention est de faire une visite à ma tante, vous ne l'y trouverez pas; mais vous me paraissez Anglais, et je serais charmé de vous faire les honneurs de sa maison en son absence.

Ce jeune homme ne ressemblait pas plus à celui qu'ils cherchaient que le vieux Baron de Watteville, et le Comte fut dans un nouvel embarras. Il remercia le jeune Suisse, lui conta son aventure dans la montagne, lui dit qu'il était venu pour remercier la personne obligeante qui les avait secourus, son peu de succès au château de Watteville, et lui demanda s'il ne pouvait pas la leur indiquer.

— Je suis presque étranger dans mon pays, Monsieur, je ne suis

en Suisse que depuis quinze jours, et je ne connais ni jeune homme, ni chien blanc dans les environs, qui ressemblent au portrait que vous me faites. Si vous n'aviez pas été chez le Baron de Watteville, j'aurais pu soupçonner son gendre d'être la personne qui vous a rendu service, car on m'a dit qu'il aimait beaucoup la chasse. — J'ai vu son portrait chez le Baron, dit le Comte, ce ne peut être lui. — Alors, je ne connais dans ce pays personne qui ait pu vous recevoir comme vous venez de me le raconter. — Le Baron de Watteville n'a-t-il pas quelque secrétaire de cet âge. — Non, Monsieur, il n'a personne à son service qui ait moins de soixante ans ; son gendre pourrait en

avoir, mais je ne puis supposer, car je devine vos soupçons, qu'il ait pu engager le vieux vétéran de la maison à jouer la farce dont vous me parlez, s'il vous avait conduit au château. — Vous avez raison, répondit le Comte plus embarrassé que jamais : mais je ne veux pas vous arrêter davantage, ce chemin ne conduit-il pas à Martorex ? — Oui, Monsieur, mais vous feriez mieux de vous reposer avant chez ma tante, où vous trouveriez de bon vin, et où je serais charmé de vous recevoir.

Le Comte était trop pressé de savoir si S. André aurait été plus heureux que lui, pour accepter cette invitation. Il promit de venir une autre fois l'en remercier, et se rendit à Martorex. Ils furent obligés

de s'y arrêter pour laisser manger leurs chevaux. Le Comte y renouvella ses questions, et l'hôte l'assura que tout ce qu'il racontait ne pouvait convenir qu'au gendre du Baron ; mais le portrait qu'il avait vu démentait absolument cette idée. Voyant qu'il ne pouvait réussir à rien, il reprit le chemin d'Ornen, où il ne trouva aucun message de S. André qui revint dans la nuit, et qui l'assura que personne n'avait pris la route de Vevai ni de Lausanne, et qu'on n'avait loué aucune voiture dans les environs d'Ornen. S. André fut aussi étonné que la Comtesse de son doute d'avoir passé la nuit au château de Watteville, et s'offrit d'y retourner le lendemain, pour questionner le domestique, ou partout

ailleurs où son maître voudrait l'envoyer à la poursuite de ces demoiselles.

— Elles ont trop d'avances sur nous, reprit le Comte, pour espérer de les rejoindre, quand nous connaîtrions le chemin qu'elles ont pris. S'adresser au Grand conseil de Berne serait aussi inutile; elles ont pu traverser le lac pour rentrer en Savoye ou en France; peut-être, ce qui n'est pourtant gueres probable, pour aller dans le Valais qui forme une république différente. Il n'y a pas en Europe de lieu plus propre à leur entreprise. Je ne sais à quoi me fixer. Je ne peux même imaginer aucun moyen de savoir quel est ce mystérieux étranger. Le temps nous l'apprendra et ce que sont devenues ces filles; il faut

prendre patience. Parcourez, S. André, les villages voisins, tâchez de savoir s'il y a paru quelqu'étranger ; peut-être le hasard nous servira-t-il. S'ils se sont embarqués, il leur a fallu un bateau et les bateliers ne sont pas très-discrets. Ce n'est pas que j'aie tant d'intérêt à savoir à qui elles se sont confiées. Pourtant, si j'en étais instruit, je saurais mieux quelle mesure je dois prendre. Vous pourrez sûrement connaître, S. André, si quelqu'un a rodé autour de ces murs depuis quelque temps, s'il est vieux ou jeune, s'il y avait plus d'une personne; cela aidera à nous mettre sur leurs traces.

Personne ne faisant d'objection à Milord, il se retira dans sa chambre, non pour dormir, mais pour

aviser à la manière de répondre aux demandes qu'il s'attendait qu'on lui ferait, avant peu, au nom de sa fille et de sa pupille, qui, sûrement, en auraient donné plein pouvoir à leurs maris. Comme il adoptait et rejettait alternativement tous ses plans, nous allons retourner auprès de ceux qui causaient tout ce trouble.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page 15 lignes 5 et 14, Bezançon, lisez : *Besançon.*

--- 18 --- 12, Bezançon, lisez : *Besançon:*

--- 26 --- 1, Quoiqu'elle convient, lisez : *quoiqu'elle convînt.*

--- 29 --- 1, Bezançon, lisez : *Besançon.*

--- 32 --- 10, Bezançon, lisez : *Besançon.*

--- 39 --- 11, de rire de, lisez : *de rire de ce*

--- 40 --- 10, où il pourrait, lisez : *où il aurait pu.*

--- 41 --- 11, leur rendait : lisez : *leur rendaient.*

--- 60 --- 14, et Elmire, lisez : *Elmire.*

--- 61 --- 7, favorisé, lisez : *favorisée.*

--- 63 --- 7 et 8, se promenant, lisez : *se promenent*

--- 72 ligne dernière, n'avais, lisez : *n'avait.*

--- 101 --- 16, les châteaux, lisez : *des châteaux.*

--- 126 --- 6, lieues, lisez : *lieue.*

--- 144, --- 10, chante, lisez : *chantait.*

